

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

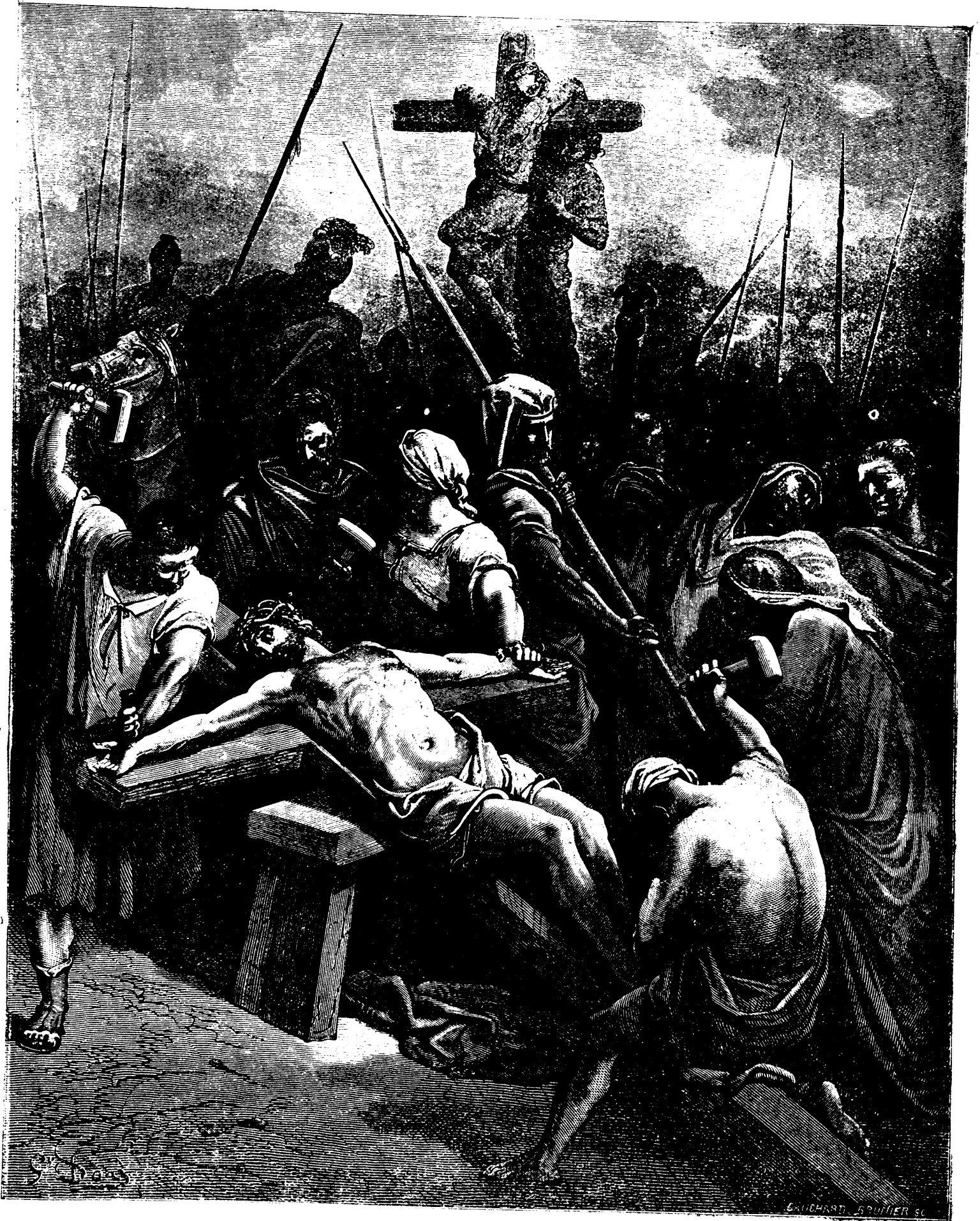
Un An, 33.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, No 259. — SAMEDI, 20 AVRIL 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



CRUCIFIEMENT

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 AVRIL 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Les œufs de Pâques, par Emile Chauvette. — Ascension de la tour Eiffel. — Cueillettes et glanures : La semaine sainte, par Jules Saint-Elme. — A. M. Emile Zola (suite et fin), par Gaston P. Labat. — Dialogue, par L. Gougeon. — La loi du travail, par Paul Durand. — Bibliographie. — La véritable tempérance : Décalogue. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Le crucifiement, tableau de Gustave Doré. — L'Exposition Universelle de Paris : Ascension de la tour Eiffel. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Les gros lots réclamés jusqu'à ce jour, pour le dernier tirage de nos primes mensuelles, sont :

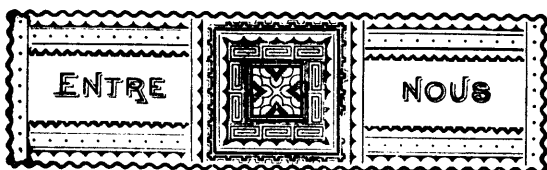
M. Ovide Gagnon, 57 1/2, rue du Pont, St-Roch de Québec, \$25.00 ;

M. Arthur Yon, 252, rue Saint-Laurent, Montréal, \$15.00 ;

Mlle Elizabeth Saint-Pierre, 25, rue Sainte-Genève, Montréal, \$10.00 ;

M. Phil. Sainte-Marie, 253, rue Saint-André, Montréal, \$5.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



* * Il y a un mois environ, un Anglais vint à mon bureau et me demanda si je voulais souscrire à un ouvrage qu'il allait publier prochainement.

Comme on est exposé chaque jour à pareille demande, je regrettai tout d'abord de n'avoir pas affiché à ma porte un de ces avis, rédigés dans un style des plus pittoresques, que l'on voit généralement dans les bureaux d'avocats et de maisons de commerce, et dont l'utilité est incontestable.

Oui, j'aurais certainement économisé deux piastres si mon solliciteur avait lu à ma porte une affiche du genre de celles que possède mon voisin, et qui contiennent les conseils suivants, dont la traduction fait malheureusement perdre tout le charme de la rédaction :

"Ça n'est pas mon jour de souscription. Repassez demain."

"Aujourd'hui je suis très occupé, inutile d'entrer."

"Aujourd'hui je reçois de l'argent. Demain j'en prêterai."

"Dites donc, est-ce que vous n'avez pas autre chose à faire que de courir les bureaux et d'ennuyer le monde ? Quant à moi, je m'occupe de

mes affaires, faites la même chose et ne venez pas me scier."

"J'ai souscrit à tous les ouvrages dont j'ai besoin, n'entrez pas, je n'ai pas d'argent."

"Je ne m'occupe pas d'affaires de moins d'un million, en fait de souscriptions."

"Si vous venez pour me demander de l'argent, vous perdez votre temps."

"Ce n'est pas ici que l'on souscrit, c'est à côté."

Mais comme ma porte était vierge de tout avis de ce genre, mon Anglais entra.

* * Un bel homme, carré d'épaules, bien planté et très vert pour son âge, soixante ans environ.

—C'est le récit de mes campagnes, "la vie d'un soldat anglais," j'ai fait la campagne de Crimée, je suis allé aux Indes, en Egypte, etc., voyez mes médailles.

Trois médailles commémoratives étaient, en effet, attachées sur sa poitrine.

—Ah, vous avez été soldat ?

—Oui, artilleur... 2^{me} batterie, 6^{me} Régiment Royal...

Il faut avoir fait partie de la grande famille du canon pour comprendre l'effet que produit ce seul mot d'artilleur, et aussitôt je me revoyais galopant près de ma pièce, là-bas, dans les plaines d'Algérie.

La connaissance fut vite faite, nous nous serâmes la main, je ne regrettai plus l'affiche protectrice et je m'engageai, sans hésiter, à prendre un exemplaire de l'ouvrage en question.

Je l'ai reçu hier, et j'ai passé la soirée à le lire.

* * Je l'ai lu avec intérêt, voulant connaître l'appréciation que ce vieux soldat ne devait pas manquer de faire des Français avec lesquels il avait fait campagne en Crimée.

Cette lecture ne m'a appris rien de nouveau, car l'auteur, si bon soldat qu'il ait pu être, est moralement coulé dans le même moule que la plupart de ses compatriotes et, à l'en croire, ce sont les Anglais seuls qui ont battu les Russes à Inkerman ; quand aux anecdotes qu'il raconte au sujet des Français elles sont d'une naïveté déplorable.

* * En voici une, par exemple, qu'il affirme avoir entendu raconter par un zouave, dans un langage mixte, que je traduis à grand-peine :

—Une nuit, dit le zouave, j'étais de garde ; il pleuvait comme le diable, le vent soufflait de la vallée de Balaklava et il faisait noir à ne pas voir son nez.

Tout à coup j'entends le galop d'un cheval et je regarde dans l'ombre—nous étions sur le qui-vive car on s'attendait à être attaqués le lendemain—mais je ne vois rien ; le galop se rapproche de plus en plus et je crie : "qui va là ?" le cheval s'arrête, je m'avance et je me trouve en présence d'un officier de lanciers russe.

Je lui adresse la parole en français et lui dis qu'il est dans nos lignes, mais que je ne veux pas le faire prisonnier.

—Bien obligé, mon enfant, me répond-t-il poliment—et nous nous saluons en ôtant nos coiffures—je me suis égaré.

—Oui, je vais vous remettre dans votre chemin lui dis-je.

Je le prie de m'excuser un instant et je vais trouver mon caporal en lui disant d'être sur le qui-vive jusqu'à mon retour.

L'officier russe et moi causons très gentiment et quand j'ai retrouvé le bon chemin je lui dis :

—Bonsoir, monsieur le capitaine, voici votre chemin.

Il me remercie en homme bien élevé et me dit qu'il désire reconnaître ma générosité, comme il se plaisait à le dire, mais je lui réponds :

—Bah ! un officier russe ferait la même chose pour un Français égaré.

—Alors, venez avec moi, me dit-il, mon bon enfant. (Bon enfant, en français, dans le texte), pouvez-vous quitter votre poste pendant une heure ?

—Quitter mon poste ?

—Oui, reprend-il, je sais que votre armée n'a guerre de provisions et peut-être avez vous faim ?

—Ma foi, oui, dis-je, je n'ai pas dormi mon

saoul, ni mangé de viande depuis plus de quinze jours.

—Bien, bon enfant, venez avec moi et je vous offrirai bon souper, bon vin et bon accueil.

—Puis-je quitter mon poste ?

—Bah ! me répond-il, le caporal aura soin du poste jusqu'à votre retour.

Parbleu, je ne pus résister, il était si gentil-homme, et j'avais tellement faim, je le suivis, à cinq cents pas.

Ah ! bon Dieu, quelle veine !

Dans le coin d'une maison en ruines, je vis un grand feu au dessus duquel rôtissait un quartier de mouton—oh ciel ! l'odeur du rosbif était si agréable !

Je me chauffe les mains, je sens les parfums de la cuisine et je vois dans un coin une couple de bouteilles de vin. L'eau m'en vient à la bouche.

Nous nous asseyons pour souper—je n'ai jamais tant mangé de ma vie—nous rongeons les os, le vin est excellent. Nous buvons "à la gloire" et nous parlons de la campagne.

Nous buvons "à la Patrie," "à la belle France," "à ma douce amie," "à l'amitié," et nous nous donnons une bonne poignée de mains—de mains qui croiseront peut-être l'épée demain matin.

Oui, monsieur, c'était la vraie chevalerie, deux ennemis qui partagent le même gigot de mouton, boivent le même vin et causent comme deux amis.

Mais le sommeil s'empare tellement de moi, que mes yeux se ferment peu à peu et mon bon ami me dit :

—Dormez, mon vieux ; je sais que vous avez eu bien des fatigues et que vous devez être éreinté ; dormez, tout est tranquille cette nuit, et je vous éveillerai avant le jour.

Voyez-vous, monsieur, j'étais tellement fatigué que j'oubliai mon devoir et que je m'endormis.

Pendant cette même nuit les avant-postes des deux armées étaient si rapprochés que des coups de feu furent échangés et en un instant tout fut en l'air. Je me sentis touché à l'épaule, je me réveillai croyant rêver, j'entendis la fusillade et mon ami criait :

—Allez à votre poste, on attaque...

Nous échangeâmes une poignée de mains et je courus à mon poste.

Oh, ciel ! l'ennemi était là et je vois mes hommes repoussés. Quel fut mon désespoir ! j'étais déshonoré.

Je m'élançai en avant, je rallie mes braves, nous résistons, nous avançons, nous reprenons le poste et la fusillade cesse.

Je me crois sauvé, mais monsieur le colonel m'envoya chercher le lendemain matin.

—Où étiez-vous la nuit dernière, monsieur ?

—De garde au ravin.

—En êtes-vous bien sur ?

—Oui, monsieur.

—Où étiez-vous quand votre poste a été attaqué ?

Je reconnus qu'il était inutile pour moi de feindre plus longtemps et je confessai toute la vérité.

—Monsieur, me dit-il alors, vous avez très bien rallié vos hommes, sans cela, vous auriez été fusillé ; mais en punition de l'offense grave que vous avez commise, vous allez retourner à votre ancien rang de simple soldat, et vous pouvez vous considérer comme très heureux. Allez, monsieur, et faites votre devoir.

Oh ! mon Dieu ! je n'oublierai jamais ces paroles.

Je reçus l'ordre d'enlever mes épaulettes et mes galons d'or et je repris l'uniforme de simple soldat.

—Ah ! Français ! dit alors l'Anglais, c'est un bien grand malheur que vous ayez cédé à l'invitation de ce lancier, cependant vous devez vous estimer très heureux de n'avoir pas été fusillé. Si vous aviez été dans l'armée anglaise vous n'en auriez pas été quitte à si bon marché, je vous l'assure, pour avoir abandonné votre poste devant l'ennemi.

* * Voilà l'histoire telle que racontée, moins cependant les expressions baroques et la prononciation allemande que l'auteur prête au zouave afin de le rendre ridicule.

Voilà l'histoire, un récit français, dans lequel rien n'est français, ni même vraisemblable, puis

que tout y est faux comme forme, genre, allure, etc. Quand au fond je croirais faire injure à mes lecteurs en leur faisant remarquer qu'il est tout aussi impossible que de prendre la lune avec les dents.

Et cependant, voici une histoire racontée dans un livre très répandu dans tout le pays, par un brave homme, pas méchant du tout sans doute, qui a même pu être bon soldat, pas trop intelligent, pas trop inepte, aimant tout le monde, et qui n'a fait cela que pour plaire au fanatisme de ses compatriotes et à leur goût pour les farces aux dépens des Français ; malheureusement, tout cela est cracher en l'air.

Les plaisanteries, pour être goûtées et pour avoir quelque valeur, exigent beaucoup de talent ; il faut être très fort et très spirituel, et la plupart des Anglais qui essaient de jouer avec cette arme n'ont ni la vigueur ni l'esprit nécessaire ; ce qui n'empêchera pas nombre de soldats de l'armée du salut et d'Ontariens d'avalier crues les bourdes du genre de celle que je viens de citer.

* * Mais je ne sais pourquoi je perds toujours mon temps à parler des inconvenances et des sottises que ces gens-là commettent, car je devrais me souvenir d'une enseigne que j'ai vue, dernièrement encore, dans une petite ville de France et qui renferme un excellent enseignement.

Deux barbiers sont en train de laver, savonner, frotter, brosser à tour de bras un affreux négrillon dans l'espoir de le blanchir, et le tableau brossé à la diable, mais très crâne d'allure, est surmonté de la devise suivante : " *A la peine perdue* ".

N'en parlons plus.

* * Et dire que tout cela n'arriverait pas, si ce vieux sans-culotte d'Adam n'avait pas mangé la pomme, sur les conseils perfides de sa femme, et que tous ses descendants vivaient en paix, sans cette gourmandise, que je comprends sans l'excuser.

Et même en admettant la pomme, nous pourrions certainement nous entendre, s'il n'avait pas plu à nos pères de bâtir, dans la plaine de Sennaar, une tour qu'ils voulaient élever jusqu'au ciel, preuve d'ignorance si jamais il en fut !

Depuis cette époque, comme je vous l'ai dit, nombre d'hommes se sont ingénies à réparer les troubles causés par la tour de Babel, mais aucun n'est encore arrivé à un résultat pratique, pas même M. de Boucherville.

Le dernier système qui n'est pas plus, mais aussi naïf que les autres, me semble avoir cependant le plus de chance de succès. Tous les journaux français en ont parlé, du reste, et je ne fais que répéter ce qu'ils ont dit.

C'est une fâcheuse nouvelle à communiquer au savant auteur du dictionnaire du volapük.

* * Il vient de lui naître sur les bords du lac de Constance un rival qui prétend lui opposer, ainsi qu'à tous les autres pontifes de cette langue nouvelle, un autre véhicule international de la pensée.

Ce rival se nomme Hoinix, et la langue dont il est l'inventeur s'appelle l'anglo-franco, " un compromis de langue english-français, " une langue — laissons parler M. Hoinix lui-même — " more facile for all those who parle ou connaît français than english be ; more facile for all who connaît english than français be ; more facile than either english or français be for others who connaît neither of these deux langues. "

Il est convenu, pour M. Hoinix, que les Anglais doivent lire cela couramment et être persuadés qu'ils viennent de lire du français ; que les Français doivent avoir déchiffré cela d'emblée avec l'ardente conviction qu'ils viennent de déguster une belle phrase de Shakespeare.

L'anglo-franco de M. Hoinix, savamment exposé dans une brochure qu'un des plus grands éditeurs lance à travers le monde, est simplement une petite merveille de simplicité.

L'ingénieux inventeur prend en tout cent trente mots à la langue anglaise et les pique dans celle de Racine, comme on entrelarde le bœuf à la mode. Il conserve aux verbes français leur radical primitif et les coiffe de la terminaison britannique ; ma bien-aimée, *my* bien aimée. Et voilà le dialecte nouveau créé, dialecte à deux fins, également

gaulois et anglo-saxon, même ment intelligible pour les flâneurs du boulevard des Italiens et les ahûris de Fleet Street.

Toute langue internationale, s'écrie M. Hoinix, sera romane ou néo-latine, ou ne sera pas. Le volapük, il le méprise ! Idiome tout neuf, œuvre de philologue pédant, qui ne facilite rien, puisqu'elle recommence tout. Parlez-nous de l'anglo-franco qui donne hardiment les crocs-en-jambe les plus violents aux règles philologiques, se moque des étymologies et se fait gloire de réduire la grammaire à l'état de guenille.

Enfoncé, M. de Boucherville !

Il vient de mourir à Québec un excellent homme, le colonel Pope, qui s'est endormi hier, doucement, sans secousse, après avoir joui de la vie qui n'a eu que des sourires pour lui.

Engagé volontaire dans l'armée anglaise, il a passé successivement par tous les grades, pour arriver à celui de colonel, sans avoir jamais fait campagne et sans avoir vu le feu, tout comme Castellan arriva à décrocher en France, le bâton de maréchal, sans avoir vu tirer à balle, ailleurs qu'à la cible.

Le colonel Pope a été un privilégié sous tous les rapports.

L'automne dernier il tomba gravement malade, et le médecin, considérant son cas comme désespéré, pria un ministre de son église d'aller le voir pour l'aider à mourir.

Le vieux soldat, en le voyant arriver, comprit de quoi il s'agissait, mais il n'était pas prêt.

— Quel temps fait il, mon cher ami ? lui demanda-t-il en souriant.

— Très mauvais, et je crois que nous allons avoir une tempête.

— Justement, je m'en doutais. Et vous vous figurez que je vais mourir par un temps pareil ? erreur, mon cher, un colonel ne meurt pas en hiver. Impossible d'avoir un enterrement convenable maintenant. J'attendrai le printemps.

Et il le fit, comme il l'avait dit.

Il traîna tant bien que mal tout l'hiver, voyant souvent ses amis de la citadelle, et arrangeant tout le cérémonial de son dernier voyage.

— Ici, les artilleurs, là, les hussards, la musique en avant, je vous recommande surtout un bel affût de canon pour mon cercueil, etc., etc.

Enfin tout était arrangé depuis quelques jours déjà, le ciel s'était éclairci et, quand il vit les premiers rayons de soleil entrer dans sa chambre de malade, il se coucha, fit sa prière, et ferma les yeux pour toujours.

Son dernier vœu a été exaucé, il a eu des funérailles superbes.



LES ŒUFS DE PAQUES

Voulez-vous connaître la légende des œufs de Pâques ? c'est une vieille histoire du pays bressan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée à Bourg, elle s'arrêta quelques jours au pays de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon.

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à Bourg donna lieu à une série de fêtes. Le lundi de Pâques, il y eut, dans la plaine de Bourg, assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau jusqu'à merci ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Adoneques les fillettes
Flancés et jouvenceaux
Commençaient les rondeaux,
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise. Une cen-

taine d'œufs étaient éparpillés sur le sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter en se tenant par la main une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert le Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité. Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi dit Marguerite.

Philibert lui proposa d'être son cavalier.

Autriche et Savoie ! criaient la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leurs maisons ; ils étaient absorbés par la crainte de casser des œufs. Le sort les favorisa comme il eût favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse, et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adopto s la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'il furent fiancés. Un an après le mariage eut lieu le jour de Pâques. Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autriche et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifiques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à tous les invités : ils gardèrent par la suite l'habitude de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui s'en était suivi... d'où furent dénommés " œufs de Pâques " le cadeau gracieusement original des nobles époux.

EUGÈNE CHAUVETTE.

ASCENSION DE LA TOUR EIFFEL

(Voir gravure)

Le *Bulletin officiel* de l'exposition fait connaître les prix que le public payera pour monter dans la tour Eiffel. Ces prix seront les mêmes le jour et la nuit.

On créera trois sortes de billets : les billets bleus, au prix de 5 francs, valables pour le sommet de la tour ; blancs, au prix de 3 francs, valables pour la deuxième plate-forme, et rouges, au prix de 2 francs, valables pour la première plate-forme seulement.

Les visiteurs, munis de ces billets, pourront indifféremment gravir les marches des escaliers, comme le démontre notre gravure, ou se faire hisser par les ascenseurs, au nombre de quatre.

La durée du séjour des visiteurs sur la tour sera illimitée ; on a calculé que, sur les différentes plate-formes, dans les escaliers, etc., dix mille personnes pourront trouver place à la fois.

Avec les ascenseurs il faudra cinq minutes pour arriver au sommet de la tour et quarante minutes en prenant les escaliers en spirales pour arriver au premier étage, et trois quarts d'heure pour arriver au sommet.

La lumière électrique qui sera installée en haut de la tour permettra de lire à sept milles de distance. Elle s'apercevra à quarante milles de Paris.

M. Clémenceau a fait dernièrement l'ascension de la tour Eiffel en compagnie de l'amiral Maxe, de Mlle Maxe, une jeune fille de seize ans et de M. Stead, rédacteur en chef de la *Pall Mall Gazette*. Non content de s'arrêter sur la dernière plate-forme, M. Clémenceau s'est mis à grimper sur une échelle branlante. L'air était glacial et les compagnons du député radical l'ont empêché de s'aventurer plus haut. M. Stead a failli tomber d'une hauteur de 800 pieds.

La tour Eiffel aura certainement le grand succès qu'elle mérite, et nous espérons qu'elle saura avoir son utilité pour les expériences scientifiques qu'il serait intéressant de faire à une si grande hauteur. La tour deviendra d'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, la propriété de la ville de Paris à l'expiration de la concession de vingt ans accordée à M. Eiffel pour le terrain qu'elle occupe.



PARIS. — EXPOSITION UNIVERSELLE : UNE ASCENSION DANS LA TOUR EIFFEL



TROIS ÉTAPES

(CHRONIQUE DE LA SEMAINE SAINTE)

Le monde a consommé le plus grand de ses crimes...
Et le monde est sauvé.

LOUIS FRÉCHETTE.

Sion est dans l'allégresse : ses chants de triomphe et ses cris de victoires font tressaillir, au loin, tous les échos, à la fois réveillés de l'antique terre de Juda ; la troupe animée de ses guerriers couronne les remparts ; ses rues sont pavoisées comme aux plus beaux jours de fête, ses avenues sont semées de fleurs ; hommes, femmes et enfants se pressent, en une foule joyeuse et compacte, les palmes des vainqueurs s'agitent dans leurs mains ; la musique jette en abondance, dans l'air frais du matin, les notes si pures de ses plus enivrantes symphonies : tout Jérusalem s'éveille, s'excite et se réjouit. Qu'est-ce donc ; pourquoi ces airs de fête ? Quel est ce cortège triomphal qui s'avance là-bas, sur la grande route, au bruit des acclamations de la multitude et se dirige vers l'entrée principale ? Quel est-il ce vainqueur, ce héros illustre au-devant duquel court tout un peuple, dans son enthousiasme, en l'honneur de qui l'on déploie une pompe si grande ? Mais qu'entends-je ? Pour qui ce cri sans pareil s'échappe-t-il à l'envi de vingt mille poitrine : "Hosannah au fils de David. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !"

Ah ! c'en est fait, je l'ai reconnu : car mon cœur, à son tour, a parlé, dans ce concert magnifique de joie et d'espérance ; je l'ai reconnu le modeste triomphateur. C'est lui, c'est le fils de David, le nouveau roi de Juda promis par les prophètes, c'est lui qui entre, aujourd'hui, dans sa ville capitale, acclamé et béni par son peuple.

Oui, mon cœur a parlé ; mais quoi ! n'a-t-il pas parlé plus haut que ma raison ! Est-ce bien là le roi puissant qu'attend le peuple juif, ce dominateur qu'il a rêvé depuis le jour de la promesse, dont il espère, dans son aveugle vanité, plus que le salut, plus que la véritable liberté ? Comment, lui, l'humble Nazaréen, le fils du charpentier, lui que les princes des prêtres poursuivent dans leur haine, que la Synagogue persécute dans sa mission parce qu'il s'est dit prophète et a fait des miracles que le peuple émerveillé proclame en tous lieux, lui qui a composé sa suite d'honneur de douze hommes du bas peuple, lui, enfin, qui ne craint pas de venir à la fière Jérusalem, "monté sur une ânesse suivie de son ânon," comment croire qu'il soit l'objet de pareilles démonstrations ? Comment penser que le peuple juif, si arrogant, si orgueilleux de la belle lignée de ses anciens rois, va accepter cet humble, ce modeste, comme l'illustre et lointain rejeton de la promesse ?...

Et pourtant oui, c'est bien lui le triomphateur, c'est Jésus de Nazareth. Malgré l'opposition haineuse de la Synagogue, le sentiment du peuple a prévalu, la foule s'est prononcée : elle le proclame son roi et son libérateur. Et Jésus s'avance, dans sa royale dignité, au milieu de son peuple ; sous les pieds de sa monture s'étendent les vêtements, tombent les palmes avec les fleurs à profusion ; l'écho redit toujours les joyeux hosannah. tout n'est que joie et que bonheur. Sion est dans l'allégresse ; la ville sainte a connu son Seigneur !

* *

Sion est dans la tristesse. Là, trop près de ces murs où résonnaient les hymnes de triomphe, il n'y a que peu de jours, sur la cime assombrie du Golgotha, est sur le point de s'accomplir le plus néfaste drame dont fassent mention les annales du genre humain. Un Dieu va mourir pour le rachat du monde !...

O malheur de la sainte cité, déplorable inconsistance du sentiment de ses enfants ! Le Juste est condamné à mort par ceux qui l'acclamaient naguère... Et lui, le doux Jésus, il accepte sans murmure cette inique et cruelle sentence, comme il a subi sans faiblesse l'enthousiaste ovation.

Approchons-nous, chrétiens, nous en avons tous les droits, de la croix, ce gibet d'ignominie que notre Sauveur veut ennoblir par son auguste supplice ; considérons cet autel du sublime sacrifice : allons y apprendre à mourir de l'auteur même de la vie.

Le voilà, notre Divin Rédempteur, suspendu, victime adorable de propitiation, entre la colère du ciel et l'iniquité de la terre, pour apaiser l'une en effaçant l'autre...

Quel navrant spectacle que celui de ce corps sanglant et défiguré, de ce chef vénérable dont décollent lentement, à travers les épines de la couronne, les dernières gouttes du sang divin ! Sa belle et noble tête, elle penche sur sa poitrine avec cette grâce touchante du frêle lys qu'à brisé la tempête et dont la tige se courbe pour se flétrir : on croirait que sa miséricorde offre au pécheur l'indicible faveur d'une suprême caresse ; et ses bras étendus semblent vouloir attirer sur son sein généreux le monde ingrat, dans un dernier embrasement ! Depuis près de trois heures qu'il est là, notre Christ, cloué à son lit de souffrance, la mort aura bientôt parachevé son œuvre.

Cependant, Dismas, le bon larron, qui partage son supplice, vient de l'entendre promettre à son extrême repentir les joies du paradis. Un silence solennel enveloppe le Calvaire avec ses environs : la nature paraît se recueillir au moment de recevoir le dernier soupir de l'Homme-Dieu.

Alors, par un suprême effort de sa volonté toute puissante, le Sauveur relève un peu la tête et promène autour de lui un regard languissant. A part le groupe moqueur des soldats bourreaux qui se tiennent un peu plus loin, guettant, tigres féroces, le dernier râle de leur sainte victime, trois personnes seulement sont là auprès de la croix. C'est sa sublime mère, la vierge aux sept douleurs qui "se tient là debout," l'air consterné dans sa résignation, sa grande âme navrée par la souffrance ; c'est Jean, le bien-aimé disciple, l'ami sincère et fidèle du Bon Maître, le seul des apôtres qui n'ait pas fui l'ignominie du Calvaire ; enfin c'est Madeleine, la pécheresse, abimée dans son désespoir au pied du crucifix, la première, fécondant de ses larmes cet arbre de vie qu'elle étroit amoureusement dans ses bras.

Rassemblant ses forces défaillantes, le Rédempteur s'adresse à sa divine mère et, des yeux, lui désignant saint Jean : "Femme, dit-il, voilà votre fils." Puis au disciple en lui montrant Marie : "Enfant, voilà votre mère." Il avait dit : le genre humain recevait Marie pour mère, et, dans la personne de Jean, la Vierge, pour toujours, nous adoptait comme ses enfants. Le Sauveur venait de faire au monde un dernier don, digne en tous points de son amour immense et de sa céleste mission.

Mais son énergique effort a épuisé l'auguste supplicé, la nature, un instant, reprend ses droits ; il demande à boire. Un des bourreaux s'avance et lui présente, au bout d'une lance, une éponge imbibée de fiel et de vinaigre... Au physique comme au moral, il est dit qu'il videra le calice jusqu'à la lie... Le Christ se résigne : ce sort cruel il l'a choisi et il se laisse vaincre par la malignité de sa perfide créature.

Le peu de forces qui lui restent s'affaissent peu à peu. Alors, dans ce rayonnement incertain, à la clarté de ces dernières lueurs de vie qu'on a si bien nommées les ombres de la mort, Jésus voit se dérouler devant ses yeux le sinistre tableau de toute sa passion. C'est pour la centième fois, peut-être, depuis qu'il est en croix, que ces funestes images viennent assaillir son âme et la remplir d'amertume... Depuis la Cène, son dernier épanchement avec ses chers apôtres, que de tristes événements dont il a été le héros bien moins que la victime ! C'est, d'abord, la lâche trahison de l'infâme Judas, puis la prière au Jardin des Olives, l'affreuse sueur de sang et d'eau, l'acceptation du terrible calice qui déborde de la vengeance de Dieu le Père ; c'est encore cette course humiliante de Pilate à Caïphe et de Caïphe à Pilate, suivi de ce procès aussi inique que sommaire, de cette flagellation barbare, de ce cruel et dérisoire couronnement d'épines. Dans son oreille bourdonne encore ce cri du fanatisme : "Crucifiez-le, crucifiez-le," mêlé aux traîtres hosannahs du peuple décide. Il

songe aussi à la désertion des craintifs apôtres et disciples ; aux douloureux pèlerinage du Golgotha, avec ses chutes pénibles et sa rencontre non moins déchirante de la très sainte mère ; aux tourments indicibles de sa chair et de son esprit lorsqu'on l'a dépouillé de ses vêtements, qu'on l'a crucifié et élevé en croix ; à l'ignominieuse inscription qui surmonte l'instrument de son supplice et aux moqueries pleines de dédain des scribes et des pharisiens... Comme pour creuser davantage cet abîme d'amertume où se plonge son cœur, d'un regard qui perce les voiles de l'avenir, il aperçoit que tant de travaux et de peines tourneront encore, comme l'a prédit Siméon, à l'éternelle perte d'un grand nombre, que son sang versé goutte à goutte ne rejaira pas encore sur toutes les âmes qu'il veut sauver. Cette triste réflexion a vaincu son généreux cœur, et du fond de sa poitrine s'échappe une plainte, une seule : "Eloi, Eloi, lamma sabachthani ?" (1)

"Voilà qu'il appelle Elie à son secours, le prétendu prophète, disent cyniquement les bourreaux, voyons si celui-ci viendra le délivrer."

Néanmoins, le sombre drame touche à sa fin : l'Homme-Dieu se sent envahir par la mort, et, comme pour la prévenir, faisant passer tout ce qui lui reste de vie dans un dernier acte d'héroïsme divin, il remet lui-même, à Dieu son Père, son âme endolorie qu'il exhale, en annonçant, par le *consummatum est*, que sa "mission est finie, que le monde est racheté !"...

Dès cet instant, la nature toute entière prend le deuil de son Créateur. Bien que le soleil ne soit qu'au milieu de sa course, presque, l'obscurité, soudain, enveloppe la terre qui tremble jusqu'en ses fondements ; les vents sifflent dans les grands arbres d'une façon sinistre, les rochers se fendent, les tombeaux s'ouvrent et la mort rend à la vie nombre de ses victimes ; le voile du temple se déchire du haut en bas ; d'épais et sanglants nuages flottent sur la criminelle Judée et semblent l'envelopper ; la consternation descend dans tous les cœurs. La Synagogue et les fiers ennemis du Christ frémissent d'épouvante et cherchent, dans leur affolement, une asile contre leur propre terre. Le centurion se frappe la poitrine et s'écrie : "C'est vraiment le Fils de Dieu !"

Sion est dans la tristesse : elle pleure sur l'immense forfait de son peuple décide...

* *

Sion est dans la crainte et dans l'anxiété. L'envieuse Synagogue dissimule mal son dépit et sa profonde perplexité ; elle vient d'apprendre que le Nazaréen est sorti du tombeau, selon ce qu'il avait annoncé, qu'il est ressuscité le troisième jour.

Ils se moquaient, les infâmes Pharisiens, quand le Christ avait dit : "Je puis détruire le temple et le rebâtir en trois jours." C'est qu'ils n'entendaient pas le Fils de l'homme, ni les mystères de sa parole sainte. Après sa mort, seulement, leur subtile jalousie saisit enfin le sens de cette prophétie.

Alors, qu'elles précautions ne prennent-ils pas pour en empêcher la réalisation ! Mais Jésus devait se déjouer sans peine de leurs calculs hypocrites.

"—Cet homme, disent-ils à Pilate, s'est vanté qu'ils ressusciterait le troisième jour : il faut le faire garder par des soldats de crainte que, par la fraude de ses disciples, son corps ne soit enlevé et qu'on ne dise ensuite qu'il est ressuscité.

—Vous avez des soldats, leur répartit l'insouciant gouverneur, allez et faites les garder vous-mêmes." C'est ce qu'ils firent, se croyant bien sûrs du succès.

Dès avant la descente de croix, première et barbare précaution, un de leurs affidés avait ouvert d'un coup de lance le côté sacré du Sauveur, en faisant sortir les dernières gouttes d'eau et de sang, pour s'assurer qu'il était bien réellement mort, (2) le divin Crucifié. Puis on l'avait remise enfin, l'innocente victime, entre les bras de sa sainte mère qui put goûter, alors, la joie pleine de douleur de presser sur son sein le cadavre de cet unique enfant qu'elle avait tant aimé !

(1) Traduction de l'hébreu : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?"

(2) Pour les vulgaires suppliciés, comme les deux larrons, on se contentait de leur rompre les jambes.

Toutefois, en songeant au salut du monde, la Mère magnanime surmonte son affliction. Elle reçoit ce précieux dépôt, lave elle-même ses plaies adorables, puis, aidée de quelques-uns des disciples, tels que Nicodème Joseph d'Arimatee et des saintes femmes qui sont venues apporter des parfums pour l'embaumement du corps, elle accomplit les cérémonies en usage chez les Juifs, et, finalement, l'ensevelit dans un linceul blanc. Malgré les déchirements de sa maternelle tendresse, elle consent à le laisser encore une fois arracher de ses bras ce bien-aimé, ce cher trésor, dont les disciples vont déposer la dépouille vénérable dans le sépulchre neuf, creusé dans le roc et réservé pour lui. Ce dernier devoir amoureusement accompli, le pieux cortège s'éloigne, la mort dans l'âme, mais l'espérance au cœur. C'est qu'ils croient, eux, sur la parole du divin Maître, qu'il revivra, et ils attendent son heure avec confiance.

A peine se sont-ils éloignés, qu'à leur tour, ceux de la Synagogue se rendent au tombeau. Ils en ferment l'entrée par une immense pierre, en y apposant les scellés de l'État, et ils y laissent un corps de garde avec ordre d'exercer une surveillance absolue pour que nul ne vienne violer cette tombe. Fort de ces futiles précautions, ils jouissent déjà de leur prétendu triomphe.

Cependant, en dépit des vains obstacles qu'ils ont dressés, le Christ, premier né d'entre les morts, est ressuscité par sa propre vertu. Voilà que, pendant la nuit, du sabbat au premier jour de la semaine, chez les Juifs, un ange du ciel est descendu jusqu'au tombeau où le Rédempteur dort du sommeil de la mort. Frappés d'étonnement à cette apparition, les soldats de la Synagogue n'ont pas su empêcher qu'il ne renversât, d'un coup de main, le bloc pesant qui en ferme l'entrée. Plus profond encore est leur ébahissement, ils en tombent à la renverse et perdent l'usage de leurs sens atterrés, lorsque le Christ, soudain, se lève et apparaît, rayonnant, hors de la tombe, ne lui laissant en proie que le pauvre linceul dans lequel on l'avait enseveli. Un regard, un seul regard de l'Homme-Dieu ressuscité a confondu cette pusillanime soldatesque, et, pendant que l'ange demeure là, assis sur la pierre du tombeau pour garder contre les profanes cet asile sanctifié par le séjour du Rédempteur, et rassurer les saintes femmes qui viendront, au matin, Jésus s'élança loin de ces terrestres lieux et disparaît pour se montrer plus que par intervalle, quarante jours durant, aux enfants de la terre, représentés par Marie, sa douce et tendre mère ; Madeleine la repentante, ses apôtres ou les disciples d'Emmaüs. Jésus est ressuscité comme il l'avait promis, réjouissons-nous !

Que va faire à présent la Synagogue vaincue dans son orgueil ? A cette nouvelle que lui confirment les gardes, sa duplicité n'est pas à bout. "Dites-leur, conseille-t-elle, que, pendant votre sommeil, les disciples sont venus enlever leur maître, et pour ce faire, nous vous paierons." Est-ce pousser assez loin l'audace et le cynisme ? Ah ! c'est qu'elle savait bien, cette honteuse école, que le Christ ressuscité, ce Christ qu'elle avait cru anéanti en décrétant sa mort, elle savait bien que c'était tous ses plans déjoués, son hypocrisie démasquée, son prestige détruit, sa ruine enfin, et c'est ce suprême péril qu'elle cherchait à conjurer par tous les moyens possibles, dut-elle même acheter la conscience de soldats étonnés.

Mais à rien ne sert leur mensonge : plus ils s'en vont le répétant, moins on en croit leur parole ; le peuple se convainc de plus en plus que le Fils de Dieu, qu'il reconnaît à la fin, est réellement sorti plein de vie du tombeau. Et, de fait, sbires fanatiques d'une société plus fanatique encore, comment voudriez-vous imposer au sens droits des gens pareille inconséquence. De deux choses l'une : ou vous dormiez, à la vérité, alors que la tombe rendait d'elle-même sa victime, ou vous ne dormiez pas ; si oui, vous certifiez en vain une chose que vous ignorez ; si non, vous ne convaincrez personne que vous eussiez laissé, malgré votre lâcheté, les timides pêcheurs Galiléens opérer un rapt dont toute prévention tombe et s'évanouit devant leur seule faiblesse et leur indécision.

Aussi n'ajoute-t-on nulle foi à leurs perfides discours, ces menteurs sans vergogne, et la foule per-

plexe répète, à travers les rues de Jérusalem, que Jésus le Nazaréen est véritablement ressuscité.

"Resurrexit sicut dixit ; alleluia !"

Sion est dans la crainte et l'anxiété : car le Christ vit et le Seigneur aura son jour.

* *

N'aurions-nous pas raison, ce semble, de clore, par une pensée ou réflexion pratique, cette rapide esquisse que nous venons de faire des dernières péripéties de la vie humaine qu'à voulu traverser le Seigneur notre Dieu, esquisse tracé à l'occasion des grands mystères chrétiens dont la touchante célébration viendra bientôt raviver notre foi. Cette réflexion, ce rapprochement, plutôt, que nous voulons faire, il paraît germer tout naturellement sous notre plume.

Est-ce que ces trois étapes que nous avons ré-mémorées, ces trois phrases qui ont marqué la fin de la vie du Dieu-Homme, l'histoire de l'Eglise, notre vénérée mère, ne nous les représente pas, d'une bien vive façon ? Ne serait-ce point ici le lieu d'épancher notre cœur en formulant l'espérance que, héritière de la vertu du Christ Jésus, son fondateur, forte de ses immortelles promesses, cette chaste épouse de son cœur, après avoir goûté, comme lui l'amertume et les angoisses des combats, verra luire enfin l'aurore de la victoire et recevra la récompense des longues et dures épreuves de sa fidélité ?

Elle aussi, d'abord, eut son jour de triomphe, comme celui du Sauveur, acheté par de longs jours de persécution et de souffrance. Ce fut lorsqu'au sortir des sanglantes persécutions des trois premiers siècles de l'ère chrétienne, glorieuse, elle quitta les catacombes où son germe rigoureux, dans l'ombre et malgré la tempête s'était merveilleusement développé, qu'elle parut à la lumière avec sa robe nuptiale toute empourprée du sang de son Divin Epoux et des innombrables martyrs, ses enfants, et qu'elle vint partager avec le grand Constantin le trône redouté des Césars. Le résultat était vraiment beau pour l'œuvre, jusque là méprisée du Crucifié Nazaréen : non seulement on reconnaissait, enfin, droit de cité à son Eglise, mais d'un commun accord les peuples affranchis du joug de fer des tyrans l'acclamaient partout comme le guide, la mère, la régénératrice du monde : le grain de senevé, devenu un arbre magnifique, poussait de profondes racines et ombrageait, de ses immenses rameaux tout l'univers connu ! C'était le début du triomphe, et il fut splendide, il fut glorieux !

Après les jours de Constantin, l'Eglise vit encore ceux de Charlemagne et de saint Louis et les jours de fidélité de l'Île des Saints. Malgré des peines et des traverses, elle eut des siècles de bonheur et de succès. En ce temps-là, elle était devenue l'arbitre des peuples et des rois ; elle avait atteint ce degré d'indépendance et de suprématie qui lui appartient en propre et que l'on a pas toujours su, hélas ! lui reconnaître depuis !

Car les vents de l'impiété, les tempêtes des révolutions se sont déchaînées contre l'arche sainte de l'Eglise, créant des abîmes de maux où ils pensaient l'engloutir ; mais sans y réussir jamais, car la barque de Pierre a le Christ pour pilote. Que de souffrances, grand Dieu ! quels supplices cette bonne mère n'a-t-elle pas endurés, dans ces temps néfastes, de la part même de ceux qui l'acclamaient jadis ! Ah ! elle a eu son Calvaire bien près de son Thabor, et de nos jours encore elle y gémit !

Que dis-je, de nos jours ? Jamais, peut-être, ses persécuteurs n'ont été plus téméraires et plus audacieux, irrités qu'ils se trouvent de rencontrer tant de vitalité dans ce vieux mais noble corps qu'ils cherchent à abattre sans merci, et dont l'exubérante vigueur, malgré leurs coups, se manifeste de plus en plus.

Chrétiens, soyons fermes et prions : l'heure de la résurrection va bientôt sonner pour notre bonne et sainte mère ; bientôt, elle va voir, comme le Christ, son Maître, s'affaïsser à ses pieds ses ennemis vaincus.

Prions et combattons pour que cette résurrection soit entière, qu'elle soit éclatante, convenable au triomphe glorieux qui l'a précédée, capable

d'effacer jusqu'au dernier vestige, jusqu'au moindre souvenir des supplices indignes par où elle aura dû passer.

Prions, combattons et espérons, parceque,
"Quand la voix du Très-Haut percera le nuage,
"Les méchants crouleront, l'Eglise aura son jour !"

Emile Zola

■ Montréal, avril 1889.

A M. ÉMILE ZOLA,

NATURALISTE PAR MONNAIE, VOYAGEANT ACTUELLEMENT SUR UNE LOCOMOTIVE

(Suite et fin)

... Donc, le monsieur *enmachiné* fut arrêté par un gendarme, lequel, par excès de zèle, le prit pour un meurtrier, un empoisonneur. Il n'avait pas tort, le gendarme, car on peut être empoisonneur chimiquement et littérairement, et naturellement ; or, l'*enmachiné* était un empoisonneur littéraire... au naturel, crime prévu par la loi.

—Quel est votre nom ? lui demanda le gendarme.

—Zola !

—Hola ! répondit le gendarme ; pas de blagues avec l'autorité constituée.

—Non, répondit l'*enmachiné*, je ne fais jamais de blagues avec les autorités cons... tipées... je suis l'unique, l'authentique, le véridique Emile Zola.

—Ah ! c'est vous qui trempez votre plume dans l'encrier humain ?

—Oui, c'est moi, dit l'*enmachiné* en se grattant le *bas Rhin*.

Alors le gendarme, se rappelant ses classiques, car il avait de l'école, se mit à déclamer :

J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !
Et j'ai vu l'Attila,
Hélas !
Mais j'ai vu le Zola,
Oh ! la, la !

Abruti, stupéfié, hypnothésé, l'*enmachiné* n'écoutait plus. Assis tranquillement sur le sac de guano, il avait passé son doigt dans un trou du dit sac, et, après s'être mouillé le dit doigt, il se frottait les dents avec la dite poudre.

Tous les goûts sont dans la nature. Puis avec exaltation, il s'écria :

—Guano, produit animal, viscéral, fécal ; poudre jaune couleur de miel, fine, impalpable, impondérable, laquelle, par une puissance matérielle et brutale, passe dans le blé qui nourrit les hommes, dans le son qui nourrit les ânes ; enfin, poudre produite par le côté opposé à celui qui mange.

—Par le côté qui *démange*, dit alors le gendarme en se grattant le prussien.

—Frère ! nous nous comprenons, dit l'*enmachiné*.

—Pardon, monsieur, dit le gendarme, il y a avant cela, et cela existera toujours, un pouvoir, un moteur, un principe, un souffle, un esprit qui vivifie tout ce qui existe sous la calotte des cieux, depuis le ciron jusqu'à César, depuis le serpent jusqu'à la rose. Ce principe, monsieur, c'est le spiritualisme contre le naturalisme !...

L'*enmachiné* n'en écouta pas davantage. Affolé par la doctrine de Pandore, il s'élança dans un train de marchandises qui passait à ce moment et omba dans une voiture où il y avait des pourceaux.

Fais coronat opus !

Victor Hugo

Le bien qu'on fait parfume l'âme,
On s'en souvient toujours un peu !

VICTOR HUGO.

L'orgueil est une pyramide dont la pointe est un niais.—J. B. D'AURÉVILLY.

L'homme trouve parfois du plaisir à se faire du mal : c'est encore une façon de se sentir libre.—G. M. VALTOUR.

DIALOGUE

Un Français.—C'est un beau temps, monsieur.

Un Canadien.—N'est-ce pas qu'il peut faire beau, l'hiver, en Canada ? Ne regrettez-vous pas, monsieur le Français, "ces quelques arpents de neige ?"

Le Français.—Je l'avoue ; "ces quelques arpents de neige" sont magnifiques. On ne se douterait pas, en France, que l'hiver pût être aussi agréable. Le ciel du Canada pourrait rendre jaloux le ciel d'Italie.

Le Canadien.—Vraiment !

Le Français.—Si Paris avait votre hiver, sa splendeur en redoublerait.

Le Canadien.—Ah !

Le Français.—Montréal, en été, offre-t-il la même animation qu'en hiver ? Partout de sonores et brillants équipages ; partout un monde joyeux, au teint vermeil. J'avais cru, avant mon arrivée au Canada, que les chemins couverts de plusieurs pieds de neige, dans lesquels on ne faisait qu'enfoncer, obligeaient à se claquemurer dans sa maison, qu'on ne sortait qu'à de rares intervalles, qu'en conséquence le commerce était extrêmement gêné, sinon tout à fait arrêté.

Le Canadien.—Vous voyez que ça va bien.

Le Français.—Votre hiver ne semble pas vous incommoder. Je dirais même qu'il est, sous certains rapports, plus utile que l'été. Le froid resserre les nerfs, donne de la force et augmente l'activité. La chaleur détend les muscles, énerve les esprits et fait relâcher le nœud des affaires.

Le Canadien.—Mais vous oubliez : la navigation est interrompue pendant six longs mois.

Le Français.—Il est vrai. Cependant, pour une colonie, c'est peut-être un avantage. Ça la soulage un peu des importations de la métropole. Quoiqu'il en soit, la neige a beau tomber, elle n'empêche pas l'élève du bétail. Il abonde ici. Votre climat exige une nourriture substantielle, et la viande est toujours là. L'interruption de la navigation ne fait pas trop languir votre commerce intérieur. Quel immense réseau de chemins de fer relie ensemble les différentes provinces de votre territoire et permet d'établir un va et vient continu de leurs produits respectifs ! Quoi ! un pareil chemin dans les glaces du Nord ! On va d'étonnement en étonnement. Ces longues voies de communication à travers des plaines désertes interminables ne seraient-elles pas obstruées par des couches de neige si souvent renouvelées qu'elles déferaient tous les efforts humains ! Et au printemps, à ces couches de neige ne verrait-on pas succéder des couches d'eau, desquelles les lisses se retireraient enfin pour paraître toutes rouillées au soleil des canicules ? En se basant sur la longueur et la rigueur de vos hivers, qu'est-il étonnant si en France on s'imagine que le Canada est la contrée des sauvages, un pays presque inhabitable pour une nation civilisée, que vos villes ne sont que des bourgades à moitié ensevelies dans la neige, que le commerce et toutes les affaires qui le concernent dorment pendant la plus grande partie de l'année, comme une marmotte gelée, et ne sortent de leur engourdissement qu'au temps chaud ? Mais rien de cela. Une tempête s'élève-t-elle : au lieu de rester chez soi, c'est souvent une heureuse occasion de sortir. A peine est-elle finie, vite la herse passe, vite les chemins se font. Aussitôt on attelle. En avant mon cheval, alerte ! Glisse ma sleigh. Tin, tin, tin. C'est un carillon, une musique ! Oui, je puis le dire, il y a des moments qu'en promenade, par exemple sur les hauteurs du parc de la montagne—parmi cette profusion de lumière que répand dans l'espace un soleil, véritable diamant d'un dôme de saphir, lorsque les facettes des cristaux de neige, réfléchissant des gerbes de rayons, déroulent partout à l'œil ravi des nappes d'éblouissantes mosaïques, et que tout cela se mêle aux sons argentins des clochettes et des grelots retentissants des équipages—alors, je le dis, on n'est plus que poésie, on ressent comme un choc mystérieux dans l'âme dont elle vibre tout entière. Il semble qu'on habite un pays enchanté, qu'on va dans des palais de cristal, plein de mélodie. C'est féérique.

Le Canadien.—En voilà de la prolixité.

Le Français.—Êtes-vous à bout de patience ?

Le Canadien.—Non. Je vous ai écouté faire

le chapitre du beau temps. Je suis prêt à vous suivre sur celui du mauvais temps.

Le Français.—Toute chose a ses abus. L'hiver a les siens ; faut-il le condamner pour cela ? Moi, quand arrive une bourrasque, je l'accueille volontiers. Ça rompt la monotonie. Le Canada est privilégié sous ce rapport. Quelquefois la neige repose tranquille ; quelquefois elle tourbillonne comme le sable du désert, mais n'insulte pas comme lui ; elle caresse plutôt.

Le Canadien.—Et vos hivers de France ?

Le Français.—Nos hivers, à nous ? ne m'en parlez pas. La belle France n'est plus alors qu'un boubier.

Le Canadien.—Et que dites-vous de nos nuits ?

Le Français.—Jamais la lune et son cortège d'étoiles ne brillent ailleurs de plus d'éclat, et quand les nuages couvrent les flambeaux du firmament, la blancheur de la neige sert elle-même de flambeau. Il ne fait jamais noir, l'hiver, en Canada. Qui donc disait que l'hiver est l'image de la mort ? Noireur, monotonie et mort, sont sœurs. Ici, tout est clarté. Jamais d'obscurité complète ; même la nuit, les nuages ne sont que des abat-jour. Tout est vie et vigueur, tout est varié... Ah ! le Canada, on peut bien l'appeler sur tout autre le pays de la variété. Tous les climats y sont contenus. Les saisons y sont caractérisquement marquées : chacune d'elles porte le cachet profond de son espèce. Avez-vous vu le printemps, quoiqu'il soit tardif, c'est le printemps ; avez-vous l'été, c'est l'été ; l'automne, c'est bien l'automne ; et l'hiver, certes, c'est bien l'hiver. Sur le théâtre de l'année se succèdent brusquement quatre actes distincts qui offrent une variété infinie de scènes.

Le Canadien.—J'ai entendu parler du théâtre des variétés. Il est fameux dans votre pays. Vous deviez souvent y aller.

Le Français.—Allons donc ! des "variétés" et de la variété ne sont pas la même chose. La variété s'allie à ce qu'il y a de plus sublime, "des variétés" vont avec des choses légères.

Le Canadien.—Je mets chapeau bas. Il est difficile de vous tenir pied sur le terrain du jeu de mots.—Donc vous semblez vous plaire au Canada. Quelle contradiction cependant est la vôtre que vous voulez le quitter ! Variez-vous plus que lui ?

Le Français.—Ah ! Parbleu ! Je n'ai pas tout dit. Votre pays est beau, oui ; il est salubre, oui ; mais pour les riches. Entendez-vous bien, monsieur le Canadien, entendez-vous bien ?

Le Canadien.—Oui, j'entends.

L. Gougeon

(A suivre)

LA LOI DU TRAVAIL

"L'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler," dit l'Écriture Sainte. Celui qui dédaigne le travail ne répond pas à la haute mission pour laquelle il est sur la terre. Cette nécessité du travail a été imposée au premier homme en punition de sa désobéissance. Dieu, irrité de ce qu'Adam avait péché, lui avait dit : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Adam et toute sa postérité furent donc alors soumis à la loi du travail.

Toutes les nations de l'antiquité doivent au travail ce qui les a rendues glorieuses et puissantes, leurs grands hommes, leurs armées, leurs lois. Le travail des païens n'était, il est vrai, qu'une soumission de leur nature et n'avait pas un but sublime et religieux ; tout était matériel.

Le Fils de Dieu, en venant sur la terre, fit du travail, non pas un joug, mais une douce nécessité ayant pour fin la gloire de Dieu et le bien de la société. Le chrétien doit donc considérer le travail, non comme une peine et un châtement, mais comme un moyen efficace de parvenir à la plus haute perfection.

Rien ne dispense l'homme du travail, ni la fortune, ni le rang, parce que seul le travail peut lui préparer une grande et véritable influence.

L'homme ne peut rien entreprendre sans lui. Conçoit-il un projet, ce projet exige pour son succès un certain nombre de mouvements matériels et moraux chez une foule d'êtres qui ne dépendent pas de lui. Seul, il est impuissant, mais s'il s'unit à l'action du Créateur, l'homme perd son impuissance et son travail, se reposant en Dieu, produira de bons fruits. "Vous ne pouvez rien faire sans moi," a dit Jésus-Christ.

Souvent des hommes pervers se sont servi du travail pour répandre dans la société humaine des principes funestes ; alors Dieu permet que ces maux arrivent pour montrer la faiblesse de l'homme lorsqu'il s'éloigne des autels de l'Être Suprême. Nous, chrétiens, nous sommes obligés de travailler comme pêcheurs et comme soumis au Christ. Comme pêcheurs, par ce que nous sommes coupables par la chute de notre premier père, et par ce que nous avons encore péché par notre propre volonté ; il nous faut donc embrasser le travail comme une peine méritée que nous impose la justice divine et comme un moyen de nous réconcilier avec Dieu. Comme soumis au Christ, par ce que nous devons chercher à imiter notre Sauveur qui a été dans les travaux dès sa plus tendre jeunesse.

Mais ceux qui ne reconnaissent point le Christ et sa sublime doctrine, n'en sont pas moins obligés de travailler, car la loi du travail est une loi commune à tous les hommes.

Voyez, dans l'antiquité, ces écrivains de génie qui, pour trouver la gloire, ont pâli sur les livres ; ces généraux illustres qui ont appris et étudié pendant longtemps la stratégie de l'art militaire ! Tous les grands hommes que la terre a produits doivent leur science et leur gloire à un travail dur et incessant. Mais pour réussir dans ce qu'un homme projette, il faut la constance ; sans cette admirable vertu, l'homme ne peut rien retirer de son travail, avec elle le travail devient fécond et produit de bons fruits.

Ainsi, travaillons, et par ce que Dieu le veut et par ce que cela est dans nos intérêts, car l'homme oisif est sujet à tous les vices. Dans notre travail, ayons toujours devant les yeux ce but sacré : la gloire de Dieu et le bien de nos semblables.

Paul Durand

Avril 1889.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des journaux de Québec, par M. Horace Têtu. Québec 1889.—M. Têtu vient de publier sous ce titre un catalogue expliqué des journaux qui ont paru dans la vieille capitale depuis sa fondation.

"Plus de deux cents journaux, grands et petits, dit l'auteur, ont vu le jour à Québec ; et cependant la plupart d'entre eux n'ont plus maintenant, pour les représenter, qu'un ou quelques numéros qui menacent de disparaître dans un avenir plus ou moins éloigné. Sauver de l'oubli ou d'une destruction complète ces débris du journalisme, tels sont les motifs qui m'ont engagé à publier cet ouvrage."

Cette brochure a sa place marquée dans toutes les bibliothèques.

—Plus de bouchers, de boulangers, de marchands de légumes, de poissons, et autres victuailles. Le grand problème de la vie à bon marché vient d'être résolu par un Italien du nom de Succi. Son nom mérite de passer à la postérité, si toutes ses allégations sont vraies. Il prétend avoir découvert en Afrique un suc de plante, qui rend le corps humain absolument insensible à la faim. Lui-même, Succi, n'a pas pris d'autre nourriture, il se porte bien ; sa santé est telle qu'en 45 minutes, il a parcouru près de 5 milles. Il a l'intention de continuer le même régime économique pendant 2 mois pour essayer si sa trouvaille est bonne.

LA VÉRITABLE TEMPÉRANCE

DÉCALOGUE.

Point de liqueurs tu ne boiras.
 Pour t'enivrer honteusement.
 Et toujours tu t'en abstiendras,
 Si tu veux vivre longtemps.
 Si l'on t'en offre, tu diras :
 Merci, car je suis tempérant.
 S'il t'en fallait tu la prendras,
 Comme remède seulement.
 Dans les auberges, tu n'iras,
 Que s'il le faut absolument.
 Jamais tu n'autoriseras
 Leur funeste établissement.
 Ou plutôt, tu les combattras
 Tant que tu peux légalement.
 Les ivrognes tu sauveras,
 Pour Dieu, de leur égarement.
 La tempérance prêcheras,
 Par ton exemple constamment.
 Ce faisant, tu mériteras,
 D'être heureux éternellement.

VARIÉTÉS

Toujours les enfants terribles.
 Maman à bébé :
 —Allons, maintenant, il faut aller te coucher. Dis bonsoir à mademoiselle Julia et embrasse-la.
 —Oh ! non. Hier au soir, pendant que tu n'étais pas là, papa a voulu l'embrasser, et elle lui a donné un soufflet. Je ne veux pas qu'elle m'en fasse autant.
 Dans un jardin :
 —N'avez-vous pas honte, mon cousin, de tuer un petit oiseau comme celui-là ?
 —Ma cousine, je pensais qu'il irait bien à votre chapeau.
 —Tiens, c'est vrai ! il est du même gris ; vous êtes gentil !
 Naïveté enfantine.
 Un bambin de huit ans, retour de confession pour la première fois, interrogé par sa mère sur ce qu'il avait dit à son confesseur :
 —Petite mère, j'ai dit à M. l'abbé que je n'avais rien à lui dire, mais que pour la prochaine fois je tâcherais d'avoir quelque chose à lui raconter.
 Mme Ramboulet engage une cuisinière et lui fait toutes sortes de recommandations.
 —Surtout, ma fille, dit-elle en terminant, faites bien attention au feu ; j'ai une peur terrible des incendies.
 —Oh ! madame peut être tranquille, répond le cordon bleu, il y aura presque tous les soirs un pompier dans la cuisine.
 Pensées choisies de Briollet:
 "Il faut que les poissons aient singulièrement de patience pour rester si longtemps le bec dans l'eau..."
 "Il y a trois sortes d'amis : ceux qui nous aiment ; ceux qui ne nous aiment pas ; ceux qui nous haïssent."

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 491.—CHARADE

Le poisson gourmand happe mon Premier ;
 Mon Dernier se lit souvent dans la Bible ;
 Après un travail plus ou moins pénible,
 Le collier studieux fait mon Entier.

No 495.—ANAGRAMME

Étant point capital et fixe de la loi,
 Sur mes cinq pieds, lecteur, j'impose la croy.
 Sur quatre, président à plus futile loi, j'ance.
 Je fais appel au faste ainsi qu'à l'élégance.

SOLUTIONS

No 490.—Amis lecteurs, mes souhaits sincères.
 No 491.—Le mot est : Dada.
 No 492.—Les mots sont : Fraude et Fadeur.
 No 493.—Les mots sont : Sire accusé et Sympa.

ONT DEVINE :

Mlle Anna Blondeau, Québec ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; A. N. V., Beupré ; Mlle Elise Gascon, Montréal.

AVIS AU MERE.

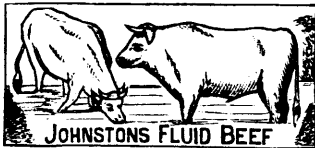
LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18

21698



Vous deviendrez fort en faisant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Vous conserverez votre force en continuant de faire usage du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

BON TABAC CANADIEN,
 CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU

No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE

Entre les rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.

Une visite est sollicitée

HORACE CORMIER

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).



THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where ad vertising contracts may be made for it IN NEW YORK.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fût convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée."

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mère qui connaitra naissance à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE : LA PLUS NUTRITIVE.

LA PLUS DIGESTIVE. FACILEMENT PRÉPARÉE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1. LE PLUS ÉCONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

150 REIMS D'ENFANT POUR \$1.00. Un trait de valeur sur "La Nutrition des Enfants et des Invalides," gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeaison et dartses aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.

On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 20 AVRIL 1889

SANS MÈRE

DEUXIÈME PARTIE

INNOCENT OU COUPABLE ?

(Suite)

Et l'Anglais tendit à Pierre de Sauves un carré de bristol assez grand, sur lequel l'ingénieur toujours préoccupé lut ces mots :

WILLIAM ROSLIN

Cinquième avenue

NEW-YORK (E.-U.)

M. de Sauves mit la carte dans son porte-feuille, serra la main de l'Anglais en le remerciant, et monta dans sa chambre.

— Il a raison, se dit-il, je devrais aller en Angleterre. Nous n'avons pas de brevet là-bas, j'en profiterai pour le prendre, et après je visiterai les maisons avec lesquelles nous pouvons entrer en relations.

J'irai à Bruxelles en revenant.

Les compliments reçus chez les Gaudot à Lille l'avaient fortement encouragé.

Pierre consulta l'indicateur.

Il vit qu'un train correspondant au bateau de Douvres partait le lendemain matin à dix heures pour arriver à Calais à midi et demi. De là on s'embarquait pour Douvres à une heure trente, et l'on était à Londres vers cinq heures le soir.

— J'écrirai demain matin à Adèle ce changement d'itinéraire, se dit-il.

Et abîmé de fatigue, il se coucha, plus malheureux, plus désolé que jamais, en pensant qu'une catastrophe était sûrement arrivée à Georges.

Il commença par s'endormir d'un lourd sommeil plein de rêves et de cauchemars.

Quand il s'éveilla, le soleil était très haut et brillait à travers les persiennes closes comme au milieu du jour.

Il sauta par terre et regarda la pendule.

Elle marquait neuf heures.

— J'ai juste le temps de m'habiller et d'avaler une tasse de café, se dit-il, je déjeunerai à Calais avant de m'embarquer, car j'aurai une heure de reste.

Il sonna, et demanda avec sa note, le café qu'il désirait boire avant son départ.

Tout cela fut vite expédié.

Mais quand tout fut réglé, et qu'il se trouva dans l'omnibus de l'hôtel qui le conduisait à la gare, ses préoccupations de la veille le reprurent, plus âpres, plus intenses que jamais.

Il descendit instinctivement de voiture et se trouva devant le guichet sans savoir ce qu'il faisait ou à peu près.

— Où allez-vous ? interrogea l'agent de police chargé de surveiller la distribution des billets.

L'ingénieur, subitement ramené à la réalité, le regarda ne comprenant pas encore ce qu'on lui demandait

Mais comme il leva les yeux, et qu'il vit au dessus de sa tête : Hazebrouk, Dunkerque et Calais, la mémoire tout à coup lui revint.

— Calais, dit-il, une première, s'il vous plaît.

Le distributeur lui donna son billet et sa monnaie.

— Vous n'avez que le temps de monter en wagon, lui dit un employé en lui montrant le chemin du quai, au bout duquel on entendait les halètements de la machine encore captive.

Pierre bouscula plusieurs personnes qui étaient devant lui, et, en quelques enjambées, il eut rejoint la voiture, au fond de laquelle il se jeta.

— Drôle de figure fit observer l'agent de police à l'employé distributeur.

— Oui, dit celui-ci, et il avait oublié où il allait.

— Les gens qui n'ont pas la conscience tranquille ont de ces distractions-là, fit l'agent très grave.

Le trajet fut encore plus triste que celui de Paris à Lille.

Il n'avait pas écrit à Adèle, il lui écrivait de Londres.

rement tressaillir. Instinctivement, cette question se formula dans la pensée de monsieur de Sauves :

— Que me veut-il ?

Il s'arrêta, réfléchit quelques instants, et continuant sa route :

— Bah ! se dit-il. Le hasard sans doute. Je ne le connais pas, et ne l'ai jamais vu !

Les bagages de Pierre se composaient d'une valise et de plusieurs caisses d'échantillons et de dessins.

Il héla un commissaire, lui fit transporter le tout sur le bateau en partance pour Londres, et se mit à la recherche d'un restaurant.

Il entra dans le meilleur qu'on lui indiqua.

Sous les tentes dont les grands festons de couil à larges raies rouges et grises flottaient agitées par le vent, les tables étaient dressées, et l'on prenait soit le repas, soit le café.

— Servez-moi tout de suite, dit Pierre en s'asseyant, je m'embarque sur le paquebot de Douvres.

Le garçon s'inclina, plié en deux, sa serviette à la main.

— Monsieur a le temps, dit-il, le bateau ne lève l'ancre qu'à une heure trente, il n'est que midi vingt-cinq.

— N'importe, faites vite.

Le garçon voulant plaire au client partit en courant.

Pierre, assis à la petite table, se mit à regarder devant lui.

Il ne mangea point.

Il lui semblait qu'il avait faim ; mais, quand il vit les côtelettes et le bifteak qu'on lui servit ; quand il sentit surtout l'odeur du restaurant qui s'élevait des tables voisines, son estomac se ferma, il ne put rien avaler.

— L'addition, dit-il, au garçon.

— Monsieur ne veut pas de café ?

— Non.

— Monsieur a le temps. Voici le bateau, là à côté, il n'a pas encore sonné.

— N'importe, payez-vous.

Il jeta un louis de vingt francs sur la table.

Le garçon revint avec la note et la monnaie, le tout étalé sur une assiette blanche qu'il balançait en marchant.

Pierre, à ce moment, leva les yeux.

A quelques pas de lui, assis devant un bock à moitié plein, l'individu de la gare le regardait le menton appuyé sur ses deux mains croisées sur une canne.

Ce regard clair, insupportable de fixité, fit éprouver une singulière impression à M. de Sauves.

— Décidément, c'est à moi qu'il en veut, se dit-il.

Et contrarié au dernier point, cédant à une sorte d'hypnotisme plus fort que sa volonté, il se leva et partit rapidement, sans même songer à prendre sa monnaie.

Il avait son billet.

Le bateau était à deux pas.

Il s'élança sur la légère passerelle et prit place sous la tente à l'arrière.

Pierre n'était pas assis depuis cinq secondes, que l'inconnu faisait à son tour son apparition sur le bateau.

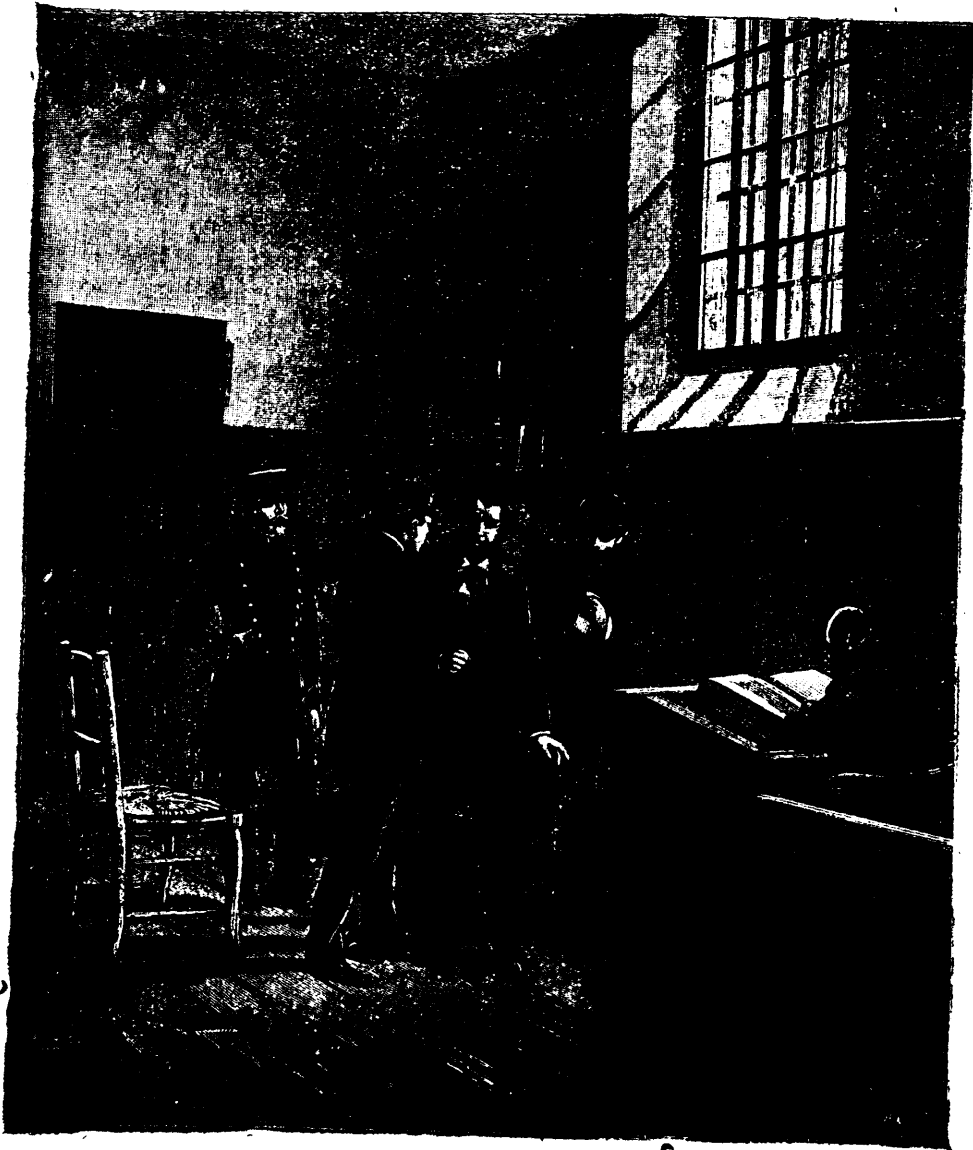
Il s'approcha du capitaine, lui parla un instant tout bas, mais sans mystère ni importance.

Celui-ci, un Anglais très flegmatique, approuva par deux fois de la tête, et eut l'air de dire :

— Allez !

L'individu alors s'approcha de Pierre.

Très poli, il toucha le bord de son chapeau.



LA, en effet, des mains malpropres et répugnantes l'habillent chorchent, palpent.—Page 30 co 3.

Mais avait-il raison de partir en ce moment, de la laisser seule, quand on pouvait à chaque instant lui apprendre la mort de son mari, ou même lui rapporter son corps ?

Il ferait peut-être mieux de revenir à Paris.

Il hésita, fort perplexé.

Cependant, puisqu'il était en route, n'était-il pas plus sage d'aller jusqu'à Londres, ce serait deux jours de retard seulement, et comme il n'avait pas eu de dépêches à Lille, il pensa que tout était tranquille à l'usine.

A la descente du wagon, sur le quai même de la gare, il vit un individu ayant la tournure d'un officier qui semblait attendre quelqu'un, car il regardait attentivement chaque voyageur se dirigeant vers la sortie.

Lorsque Pierre passa devant l'inconnu, l'œil clair de celui-ci, implacablement fixé sur lui, le fit légè-

—Pardon, monsieur, dit-il, vous êtes bien M. de Sauves, domicilié rue de la Tour, à Passy, n'est-ce pas ?

—Parfaitement. Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

Il n'y avait personne autour d'eux.

L'individu tira son portefeuille de sa poche et montrant une dépêche à l'ingénieur :

—Je suis agent de la sûreté de Paris, monsieur, lui dit-il, et voici l'ordre de vous arrêter qui m'est arrivé à onze heures ce matin.

Pierre devint plus blanc qu'un linge.

—Moi ?... m'arrêter ?... fit-il stupéfait et balbutiant. Pourquoi ?...

Puis avec une colère qui montait :

—Mais c'est indigne cela, savez-vous ? C'est violer atrocement la liberté des gens. Pourquoi m'arrêtez-vous ?

—Je vous le dirai si vous voulez me suivre. Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de le faire sans révolte et sans bruit. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ici tout le monde me prêtera main forte si je le demande, et que vous n'arriverez qu'à un très grand scandale.

Un homme de votre éducation ne doit pas être avide de ces choses, il me semble.

L'agent s'exprimait bien, avec un calme parfait.

—Marchez, monsieur dit Pierre en se levant, je vous suis.

L'agent eut un imperceptible sourire.

—Non, dit-il avec son même flegme poli, veuillez passer devant au contraire.

—Et mes bagages ?

—Ils seront déposés en lieu sûr, soyez sans crainte.

M. de Sauves obéit.

L'inconnu avait raison ; ce que Pierre redoutait par-dessus tout ce qui eût été pour lui pire encore que ce qui lui arrivait, c'eût été des cris, un scandale, des commentaires.

—Mais qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il de nouveau quand il eut mis le pied sur le quai.

—Venez, dit l'agent, le plein air ne vaut rien pour certaines paroles.

M. de Sauves, de plus en plus ennuyé, marcha à côté de son désagréable interlocuteur.

Sa conscience était tranquille.

Et cependant ces mots l'atterraient :

—Ordre de vous arrêter !

Arrêter ?... lui, un honnête homme qui n'avait jamais fait que du bien dans sa vie !...

Mais les événements les plus invraisemblables n'arrivent-ils pas ?

Et en dépit de sa certitude d'être loyal et droit autant que quiconque, malgré son incapacité, son existence limpide et honorable, ces mots si profonds lui revenaient :

“ Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite. ”

On arriva au poste de police qui se trouve sur le quai même.

L'agent, qui devait être connu, fit un signe imperceptible, et tout le monde s'écarta respectueusement.

M. de Sauves, les oreilles bourdonnantes, le cœur serré comme dans un étouffement, les jambes molles, le suivit dans une petite pièce meublée d'un bureau, d'un fauteuil et de quelques chaises de paille.

Ils s'assirent tous les deux, l'homme de la police derrière le bureau, un peu à contre-jour, l'autre en pleine lumière sur une chaise.

—Mais enfin, demanda Pierre, de quoi suis-je accusé ?

—Je n'ai pas ordre de vous le dire.

—Alors c'est un piège que vous m'avez tendu pour me faire venir ici, quand vous m'avez affirmé que si je vous suivais, vous me l'apprendriez.

—Non je vous ai promis de vous dire pourquoi je vous arrêtais, mais pas de quoi vous étiez accusé.

—Ah ! c'est subtil.

—Pas du tout ; et il y a une bonne raison à ce que je ne vous apprenne pas les motifs de cette arrestation, je ne les sais pas.

—Allons donc !

—Je suis ici depuis trois jours pour essayer d'arrêter des individus auteurs du vol de Saint-

Denis, et qui doivent, croit-on, s'embarquer pour Londres. Ce matin, j'ai reçu cette première dépêche, puis cette deuxième, voici pourquoi je vous arrête.

Et l'agent, en effet, tendit les deux papiers à l'ingénieur, le premier que nos lecteurs connaissent, le deuxième portant ces mots :

“ Aussitôt arrestation faite, venir avec M. de Sauves par train le plus prochain. ”

“ MARAIS ”

—Alors, demanda Pierre, nous allons partir ?

L'agent tira sa montre.

—L'express part à deux heures cinquante-cinq, dit-il. Nous avons grandement le temps de le prendre, à condition que vous me donniez votre parole d'honneur de ne pas chercher à fuir. Alors, nous voyagerons seuls tous les deux comme des voyageurs ordinaires. Personne ne vous remarquera ; nous arriverons à Paris à sept heures quarante. Nous serons chez M. Marais une demi-heure après et vous serez de suite fixé de cette façon-là.

—Mais ce n'est pas possible, il y a une erreur épouvantable s'écria Pierre, désespéré ; je suis un honnête homme, mes camarades, mes amis, mes ouvriers, mes relations, tout le monde vous le dira.

—Je n'ai pas mission de vous parler, dit l'agent avec son calme imperturbable, vous raconterez ces choses au chef qui vous écouterait, lui, n'avez pas peur.

A deux heures cinquante-cinq, en effet, ils s'embarquèrent tous les deux dans un wagon de première classe où ils furent seuls.

—Fumez, si vous en avez l'habitude, dit l'agent à M. de Sauves.

—Merci, répondit celui-ci.

Et sans user de la permission, il s'étendit dans un coin du wagon où il ferma les yeux.

On eût pu croire qu'il dormait, tant son visage si bouleversé quelques instants auparavant était redevenu calme, impassible, sans un tressaillement.

A Boulogne, le train s'arrêta et repartit cinq minutes après, sans que ni l'agent ni Pierre n'eussent bougé.

Il arriva à Amiens à cinq heures trente-neuf.

—Voulez-vous prendre quelque chose ? demanda l'agent à M. de Sauves.

—Merci, dit celui-ci en ouvrant les yeux, je n'ai besoin de rien.

—Vous avez tort ; nous ne nous arrêterons plus qu'à Paris, vous avez à peine mangé à déjeuner, vous ne serez par maître de vos nerfs si vous demeurez ainsi. Croyez-moi, avalez un bouillon.

—Comme vous voudrez, dit Pierre indifférent. L'individu se pencha à la portière.

Il appela un garçon du buffet, lequel à Amiens, est situé presque vis-à-vis de l'endroit où s'arrête d'ordinaire le train de Calais.

—Un potage, dit-il, et vivement.

L'autre partit et revint en courant.

Pendant que M. de Sauves l'avalait à la hâte et payait, l'agent prit le *Figaro* et le *Petit Journal* dans la corbeille de la marchande qui vient offrir les diverses publications aux voyageurs restés dans les voitures.

Le train repartit.

M. de Sauves reprit sa posture, étendu au fond du compartiment les yeux clos, le visage impassible, et ne bougea que lorsqu'on fut arrivé à Paris.

Enfin, le train entra en gare, la machine après avoir longuement sifflé, stoppa, les voyageurs descendirent, et bientôt M. de Sauves et celui qui l'accompagnait ayant pris un fiacre roulèrent tous les deux vers la préfecture de police.

Le cabinet du chef de la sûreté était encore à cette époque dans les vieux bâtiments donnant sur le quai de l'Horloge.

Les deux voyageurs montèrent et tandis que Pierre de Sauves s'asseyait dans une sorte d'antichambre sordide où des agents habillés en bourgeois attendaient les ordres du chef, l'individu qui l'avait ramené de Calais entra chez M. Marais.

Celui-ci, qui lisait fort attentivement un rapport, leva la tête.

—Tiens, Moreau, fit-il, déjà arrivé ?

—Oui, chef.

—Et vous avez réussi ?

—Pour l'affaire de Saint-Denis, non, il n'y a encore aucun indice. Patay et Solivard attendent là-bas, et ont l'œil.

—Bien, et M. de Sauves ?

—Il est ici.

—De l'autre côté ?

—Oui.

—Comment s'est passé l'arrestation ?

—Tout ce qu'il y a de plus simple. J'ai attendu l'express de Lille que vous m'aviez signalé, j'ai eu vite reconnu M. de Sauves que j'avais déjà vu à Paris, je l'ai filé jusqu'au moment opportun.

—Quelle impression vous a-t-il produite ?

—Celle d'un individu horriblement préoccupé.

—Ah bah ! Parlez, vous savez, Moreau que j'ai la plus grande confiance dans votre perspicacité.

—M. de Sauves est allé déjeuner sur le quai avant de s'embarquer ; il n'a pu rien avaler. Il regardait autour de lui comme un homme inquiet. Nous connaissons ces regards-là. L'individu qui a peur d'être bouclé les a toujours, instinctivement, même le plus fort.

Il a payé le déjeuner qu'il n'avait pas mangé, et soit que ses inquiétudes soient devenues plus fortes, soit que son regard ait rencontré le mien, qu'il ait flairé en moi quelque chose de suspect, il s'est levé tout à coup, ainsi qu'une personne affolée, et il est parti en oubliant de prendre sa monnaie.

—Tiens !... Alors vous l'avez arrêté ?

—Pas tout de suite. Le paquebot était à deux pas. Je l'ai laissé s'installer sous la tente, puis je l'ai prié de me suivre.

—L'a-t-il fait sans résistance ?

—Il a vite compris que pour un individu de son espèce, le scandale était la pire des choses. Il est venu au poste avec moi, et là je lui ai expliqué la chose.

—S'est-il indigné ?

—Pas trop, mais il est devenu très pâle et a été évidemment profondément bouleversé.

—Ça c'est plus grave. Plus un homme est coupable, plus il gesticule, plus il crie et s'indigne.

—Des fois. Il y en a qui ont de l'estomac. Et M. de Sauves me paraît être un de ceux-là.

—Et pendant le voyage ?

—Tout ce qu'il y a de plus correcte, de plus impassible. Assis dans le fond du wagon, il paraissait dormir.

Il n'a pas ouvert les yeux, n'a pas dit un mot. A Amiens seulement, je lui ai fait prendre un potage.

—Et à l'arrivée ?

—Rien pas un muscle du visage n'a bougé.

—Faites-le entrer. Mais attendez-le, M. de Courneuve le demande ; il doit rester dans son cabinet jusqu'à onze heures, il ne me pardonnerait pas de faire parler l'inculpé avant lui. Vous le conduirez chez le juge dès que je l'aurai simplement vu.

Pendant que M. Moreau disparaissait derrière la grande porte verte matelassée, M. Marais releva l'abat-jour de sa lampe de travail et en dirigea habilement la lueur vers l'endroit où devait s'arrêter Pierre, tandis que son visage à lui, restait dans une ombre profonde.

Tout d'abord, en effet, M. de Sauves en entrant dans la pièce qu'un papier vert foncé rendait très noire, ne vit que le rayon lumineux qui, parti du bureau, allait jusqu'à la porte.

—Le juge d'instruction vous attend, monsieur, dit M. Marais au bout de quelques secondes d'un profond silence, secondes que le chef avait employées à devisager, ou plutôt à scruter les traits de l'ingénieur.

Celui-ci qui se croyait seul, tressaillit de la nuque aux talons.

Il se retourna du côté d'où venait la voix.

—Quel juge d'instruction ? demanda-t-il un peu hautain et impérieux. Voulez-vous enfin m'expliquer, monsieur, ce qu'on me veut, et ce que signifient ces étranges manières vis-à-vis de moi ?

—Le juge vous le dira. Je n'ai pas mission pour le faire.

—C'est bizarre en vérité. On m'arrête comme un malfaiteur, on m'arrache à mes affaires, on me soupçonne, moi un honnête homme, et on ne me dit rien !...

Monsieur, c'est odieux cela. Et la loi française doit mettre à l'abri de semblables attentats contre l'honneur et la liberté !..

M. Marais avait écouté Pierre de Sauves sans l'interrompre.

Cette colère indignée, profonde et vraie, n'était pas pour lui déplaire, à lui qui croyait à l'honorabilité parfaite de celui qu'on accusait.

—Patience, monsieur, lui dit-il, vous saurez tout ce qui vous est reproché. Mais à chacun son rôle.

—Alors, monsieur, faites-moi conduire au plus tôt vers ce juge. Je ne saurais supporter plus longtemps l'épouvantable situation qui m'est faite.

—Conduisez monsieur chez M. de Courneuve, dit-il.

M. Marais savait maintenant ce qu'il voulait. Il avait vu la physionomie de Pierre.

Il avait entendus ces paroles. Son regard, sa colère, son attitude, tout, dans l'ingénieur, était correct, vrai, exempt de peur ou de forfanterie.

M. de Sauves était honnête homme à la conscience tranquille, ne se doutant pas de l'horrible accusation qui pesait sur lui.

—Pourvu que ce juge ne s'entête pas à nier la vérité et n'aille pas le vouloir coupable à tout prix, murmura-t-il pendant que Moreau amenait M. de Sauves.

IV.—FATALITÉS

M. de Courneuve, un passionné à froid si jamais il en fut, avait déclaré à M. Marais qu'il interrogerait M. de Sauves dès son arrivée.

Cette affaire, mystérieuse par bien des côtés ; le cadavre de cet homme retrouvé au fond de ce bassin ; le désespoir de sa jeune femme, mère depuis quelques jours à peine, l'enterrement qui devait avoir lieu le lendemain, dès qu'aurait été produite la confrontation avec la victime, tout cela émouvait Paris au suprême degré.

Dans cette situation, de quel honneur ne serait pas pour M. de Courneuve une affaire savamment dirigée, une instruction complète au bout de laquelle, écrasé par d'irréfutables déductions, l'accusé avouerait son crime ?

Déjà les journaux du soir avaient parlé de l'arrestation de M. de Sauves à Calais, sur le paquebot même qui l'emportait en Angleterre.

Déjà les éloges pleuvaient à l'adresse de ce juge clairvoyant et énergique qui ne s'était pas amusé aux bagatelles de la porte, et avait su faire arrêter l'inculpé avant sa fuite.

—Enfin, monsieur, dit Pierre de Sauves en entrant, me direz-vous ce qu'on me veut ?

Ainsi que l'avait fait M. Marais, le magistrat devisageait Pierre.

Mais il ne le connaissait pas.

Il le voyait pour la première fois, et cette physionomie allumée de colère, aux yeux indignés, aux traits durcis par la révolte, ne lui dit rien de bon au premier abord.

Seuls, ses cheveux noirs légèrement frisés au-dessus du front attirèrent l'attention du juge.

Evidemment, c'étaient les mêmes que ceux trouvés dans la main de Georges Chaniers.

A cela il n'y avait point de doute possible.

—Veillez, monsieur, répondit-il en pesant ses mots, parler moins fort, et ne pas oublier que vous êtes en présence d'un magistrat. Ces violences en général aggravent les affaires et ne les ont jamais arrangées.

—Aggraver mon affaire !.. répéta Pierre exaspéré, et ayant toutes les peines du monde à se contenir. Mais je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

—Je vais m'expliquer. On a retrouvé M. Chaniers.

Pierre oublia tout, et poussa un cri de joie :

—Enfin ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu ! Pourquoi me l'a-t-on caché si longtemps ! C'est cruel, cela ! Chère Adèle !..

Il pensait en effet à sa sœur, ne se rendant compte de rien, sinon qu'elle n'était plus malheureuse, que ses angoisses et ses douleurs étaient oubliés auprès de celui qu'elle aimait.

M. de Courneuve, attentivement l'observait, et

trouvait que toutes les paroles de l'ingénieur sonnaient faux.

—Je l'ai cru plus fort, pensa-t-il.

Mais tout à coup, Pierre se demanda comment Georges retrouvé pouvait être la cause de son arrestation.

Que se passait-il ?

Dans les lointains de sa pensée encore confuse, une lumière se faisait, s'approchant, grandissant, mettant une goutte de sueur à la racine de chacun de ses cheveux, le remplissait de désespoir et de terreur.

Il leva sur le juge des yeux affolés, indécis, tremblants, semblables aux yeux d'une bête qu'on traque, et cela juste au moment où M. de Courneuve l'examinait plus attentivement que jamais.

—Mon Dieu !.. murmura-t-il, est-ce possible !

Et si fort fut le coup qu'il tomba sur une chaise comme mort, sans forces, presque sans mouvement.

Le juge fit deux pas vers lui, très pâle lui-même.

—Alors, dit-il, vous avouez que c'est vous qui avez assassiné Georges Chaniers, et que vous avez jeté son corps dans le bassin de l'usine ?

Mais Pierre était déjà debout.

—Assassiné Georges ?.. Moi !.. s'écria-t-il. Allez donc, est-ce que c'est croyable cela ?

—Alors vous le niez.

—Si je le nie !.. Mais est-ce que c'est seulement possible ? Je suis un honnête homme d'abord ; ensuite Georges était mon ami, mon frère, le mari de ma sœur que j'adore... le seul être avec qui elle puisse être heureuse ! Et vous dites qu'il est mort ! Miséricorde, mais elle va en mourir aussi ! Ah ! Seigneur, qu'avons-nous fait pour être si malheureux tous les deux !

Et une fois de plus, Pierre oubliant sa situation cruelle pour ne penser qu'au désespoir d'Adèle, tomba les coudes sur une table, et éclata en sanglots, la tête cachée dans ses mains.

M. de Courneuve laissa se calmer cette douleur, qu'il considérait en artiste, la trouvant supérieurement jouée, puis au bout de quelques instants :

—A quelle heure avez-vous reçu au Havre le jour de la Pentecôte, la nouvelle que Mme votre sœur commençait à souffrir ?

M. de Sauves releva son visage encore couvert de larmes.

—A cinq heures environ, dit-il ; peut-être cinq heures et demie.

—Comment, si tard, puisqu'elle vous a été envoyée à deux heures ?

—J'étais sorti, quand je suis rentré, ma belle-mère, Mme de Lavarande, me l'a remise.

—Où étiez-vous allé ?

Pierre eut un mouvement de révolte.

Entrer ainsi dans sa vie...

Une pensée le retint, il appartenait à la justice, à tort ou à raison, mais il lui appartenait et n'avait pas le droit de lui résister.

—Je voulais chercher à voir quelques personnes avec lesquelles j'espérais nouer des relations pour notre industrie.

—Le jour de la Pentecôte... c'est peu probable.

—C'est ainsi, cependant.

—Alors, en rentrant qu'avez-vous décidé ?

—Mme de Lavarande voulait m'empêcher de partir me disant que je pouvais manquer le train, j'ai perdu un temps précieux à discuter avec elle, puis enfin, je l'ai quittée.

Mais, je n'ai point trouvé de voitures à Sainte-Adresse qu'habite ma belle-mère.

—Il y a un omnibus.

—Oui, mais ils étaient tous bondés de monde. J'ai dû faire le trajet à pied ou à peu près.

Quand je suis arrivé à la garge du Havre, le train venait de partir.

—Celui de six heures ?

—Oui.

M. de Courneuve regarda quelques notes et quelques dépêches étalées sur son bureau.

—Des renseignements sûrs, dit-il, affirment que vous n'avez pas manqué ce train, ainsi que vous le prétendez, et que vous êtes arrivé vers onze heures à la gare Saint-Lazare.

—Non, monsieur le juge, j'y suis arrivé à trois heures du matin à peu près.

—Nous éclaircirons tout cela plus tard. A la gare Saint-Lazare, vous avez pris une voiture ?

—Oui.

—Avez-vous conservé le numéro ?

—J'étais trop préoccupé pour songer même à le regarder.

—Pourquoi ces préoccupations si intenses ?

—Ma femme était morte de couches. J'adore ma sœur que j'ai élevée. J'avais peur de la voir disparaître comme l'autre.

Une imperceptible émotion faisait trembler la voix de Pierre.

M. de Courneuve ne sembla pas le voir, et continua :

—A quelle heure êtes-vous arrivé à Belleville ?

—Je ne le sais pas, il faisait à peine jour.

—Le cocher vous a-t-il conduit jusqu'à la porte de la maison ?

—Non, jusqu'au boulevard de la Villette seulement. Il remisait dans ces parages, et il n'a pas voulu aller plus loin.

—Expliquez-moi pourquoi vous êtes arrivé chez madame votre sœur avec vos vêtements souillés de boue, déchirés, en lambeaux ; et vous même dans un état de surexcitation tel que vous avez causé une terreur épouvantable à la femme de chambre, Mlle Suzanne Vergnes.

—Quelle exagération !.. En montant la rue de Belleville, j'ai butté contre un échafaudage que je ne voyais pas, et je suis allé rouler dans une flaque d'eau amassée au pied d'une maison en construction. Quant à mes vêtements, ils étaient élaboussés et souillés, c'est possible, mais non déchirés, je l'affirme.

—On le vérifiera. Et votre exaltation ?

—Elle n'existait pas. L'angoisse me dévorait, oui certes, mais c'était tout !

En entrant dans la maison de ma sœur, je la trouvai si calme, tellement silencieuse qu'elle me parut contenir la mort. Je les connaissais ces silences que rien ne trouble dans les veillées funèbres... J'y étais passé... Il me semblait que c'était pareil. Oui, j'étais bouleversé, je l'avoue, mais pas exalté.

Depuis un instant, M. de Courneuve considérait les mains de Pierre de Sauves : des mains très blanches, fines et longues, mais qui devaient être d'une force nerveuse extraordinaire.

Ses yeux tombèrent sur une éraflure profonde encore visible sur le pouce de la main droite.

On eût dit une morsure.

Pierre qui suivait le regard du juge et paraissait lire dans sa pensée, se troubla énormément.

—Qu'est-ce que c'est que cette chose-là ? fit le magistrat en désignant la tache rouge à peine cicatrisée.

Ces soupçons si clairs et si outrageants, ces questions qui blessaient le malheureux comme si on lui eût passé un fer rouge dans les chairs, le juge ne les dissimulait même pas.

Quelle douleur !.. Quelle honte !..

A quoi alors lui avait servi sa vie si pure, son caractère si droit, l'accomplissement si rigide de tous ses devoirs, pour qu'à la plus petite occasion, il fût ainsi flétri et soupçonné d'un crime que le dernier des misérables eût hésité à commettre ?

—Vous ne me répondez pas ? insista M. de Courneuve. Vous ne le pouvez peut-être pas ?

—Pourquoi, monsieur le juge, et que croyez-vous donc ?

—Ce n'est pas à vous de m'interroger ; répondez.

—Je me suis blessé au pouce, en essayant de démouler un de nos modèles qui adhérait à la fonte.

—En présence de quelques-uns de vos ouvriers ?

—Non, j'étais seul.

M. de Courneuve sourit.

—Vous n'avez pas de chance, dit-il.

Pierre faillit laisser voir son exaspération.

Il se souvient à temps que la violence n'a jamais convaincu personne et se contint.

—Voulez-vous me dire pourquoi vous n'avez pas fait à la police la déclaration de l'absence de M. Chaniers ?

Il ouvrit la bouche.

Il allait dire qu'il croyait Georges chez Jeanne Descours, et pourquoi il le croyait.

Le regard froid, sceptique et prévenu du magistrat, arrêta les paroles sur ses lèvres.

D'abord, M. de Courneuve nierait cette chose, comme il niait tout.

Ensuite, si Jeanne était appelée, elle nierait probablement aussi, car elle serait enchantée de faire du mal à Pierre son ennemi.

Alors à quoi sa confiance lui servirait-elle ?

A faire souffrir Adèle ?

Comme toutes les femmes très jeunes, elle ne supporterait pas l'idée de cette ancienne liaison de Georges, elle ne l'admettrait pas et lui en voudrait.

Et puis, si elle la comprenait mal, si elle s'imaginait que ces relations avaient continué après le mariage, quelle douleur pour elle !...

A son désespoir viendraient encore s'ajouter les tortures du doute et de la jalousie !...

Elle souffrait davantage, plus profondément, plus longuement et sans profit pour lui.

A quoi bon, alors ?

Et ne valait-il pas mille fois mieux, sous tous les rapports, ne pas mêler à cette affaire Jeanne Descours, cette perverse toute disposée à mentir et à nuire ?...

—Je ne le croyais pas nécessaire, dit-il simplement.

—La raison ?

—L'idée ne m'en est pas d'abord venue.

—Mauvais prétexte ; le docteur Garniers, Mlle Suzanne vous l'ont suggérée, et vous avez vivement rejeté cette pensée en disant : Il n'est pas bon que la police mette le nez dans les affaires des gens.

Pierre ne répondit pas.

A M. Marais, dans une circonstance presque semblable, il avait laissé entrevoir le fond de sa pensée, le suppliant de ne pas apporter le trouble dans le ménage de sa sœur ; devant M. de Courneuve, toute confiance au contraire se figeait sur ses lèvres.

Il eut mieux aimé mourir que de raconter à cet homme qui lui était si profondément antipathique, l'histoire de la Tigresse, les soupçons qu'il avait eus sur Georges, ses démarches auprès de Jeanne Descours.

M. de Courneuve passa à un autre ordre d'idées.

—Vous n'étiez pas d'accord avec M. Chaniers ?

—Tout ce qu'il y a de plus uni, au contraire monsieur le juge, et cela pour une raison très simple, nous n'étions pas de simples associés seulement, nous étions frères.

—Des mots ! M. Chaniers vous contrecarrait toujours, et vous également, c'est prouvé. M. Chaniers s'opposait à vos expériences, et vous à ses dépenses de publicité.

Dernièrement encore il vous a empêché de faire construire une machine qui vous tenait extrêmement au cœur.

—C'est vrai, monsieur le juge.

—Ah ! vous voyez. Et il paraît que vous en avez conçu une rancune profonde.

—Cela je le nie formellement. A qui en ai-je parlé ?

—On vous le dira.

—C'est impossible. Du reste, je connaisais mon beau-frère. Intelligent comme il l'était j'étais bien sûr de le convaincre tôt ou tard.

—Peut-être. Mais ces délais et ces obstacles vous exaspéraient. Vous aviez un caractère à être le maître partout et toujours.

—C'est une erreur. J'écoute les conseils. Et quand je rencontre une opposition raisonnée, j'ai la patience d'attendre que l'autre soit convaincu.

—Les divers témoignages vous répondront là-dessus. Pourquoi avez-vous quitté Paris ces jours-ci ?

—Pour aller à Lille chez les messieurs Séger et Gaudot avec lesquels, du reste, j'ai passé un traité fort important pour notre maison.

—N'aviez-vous pas annoncé chez vous que de Lille, vous iriez à Bruxelles ?

—C'est exact.

—Alors pourquoi avez-vous changé d'itinéraire et vous dirigiez-vous sur l'Angleterre quand vous avez été arrêté ?

Pierre tressaillit profondément.

Arrêté !... Ce mot lui faisait toujours l'effet d'une décharge électrique.

Il se remit assez vite, cependant, et répondit :

—Un Américain, descendu à Lille dans le

même hôtel que moi, m'a donné le conseil de me présenter à Londres, dans la maison John Currie et chez les Donald Henderson, lesquels, pouvaient, tous les deux, employer des quantités considérables de nos bois.

—Un Américain, c'est vague... murmura M. de Courneuve. Pouvez-vous au moins me dire comment il s'appelle ?

—Certainement.

—Ah ! au fait, il a dû vous donner sa carte.

—Précisément.

Pierre fouilla dans sa poche, y prit son portefeuille et l'ouvrit.

—Je l'ai ici, dit-il.

Mais il chercha vainement, il tourna et retourna les feuilles, scruta tous les recoins, secoua tous les papiers contenus dans les petites pochettes, la carte fut introuvable.

Devant lui, M. de Courneuve souriait toujours, de ce sourire gouailleur, incrédule, qui exaspérait Pierre.

—A défaut de la carte, dites le nom de l'Américain, fit-il, vous devez le savoir, et on le recherchera.

M. de Sauves se recueillit.

Le nom ?

L'avait-il su ?

Préoccupé ainsi qu'il l'était, avait-il seulement regardé la carte que lui avait remise l'Américain ? Il ne se souvenait pas.

Dans tous les cas, s'il l'avait su ce nom, sa mémoire ne l'avait pas retenu.

Et il fallait l'avouer, le dire à ce juge qui, plus que jamais, après cet aveu, allait douter de lui.

—Je vais vous affirmer une chose invraisemblable, fit-il tout à coup très décidé ; et néanmoins, monsieur le juge, sur ma conscience et mon honneur, cet honneur dont personne n'avait encore douté jusqu'à ce jour, c'est la pure et droite vérité : cet Américain m'a donné sa carte, je l'ai mise dans mon portefeuille sans la regarder, et elle s'est perdue. Vous souriez, c'est cependant vrai. Je n'ai jamais menti de ma vie. Je pourrais inventer un nom, vous le dire. Ça, ce serait le mensonge. Faites mieux, informez-vous auprès de MM. Currie et Henderson quel est le meilleur client de New-York, ce sera peut-être celui qui m'a parlé au Havre. Mis en présence, je le reconnaitrai, j'en suis sûr.

—J'essayerai, dit M. de Courneuve impressionné malgré lui par l'accent loyal de Pierre ; mais quand bien même votre assertion serait encore plus vraie, ce serait un miracle si je réussissais, c'est trop vague. En attendant, dit-il au bout de quelques secondes, aucune de vos explications ne m'a convaincu, et je suis obligé de vous maintenir en état d'arrestation.

Pierre eut un beau sourire confiant.

—Cela ne durera pas, dit-il, car je suis bien sûr que parmi mes ouvriers, mes amis, tous ceux qui me connaissent, pas un ne vous dira que je suis capable d'une mauvaise action.

—Je le souhaite pour vous, répondit le juge de cette voix sèche et dure qui glaçait le sang de Pierre. Pour le moment je dois vous soumettre à une formalité.

—Laquelle ?

—Vous le saurez bientôt.

M. de Courneuve sonna et donna quelques ordres au garde.

Celui-ci disparut.

—Portez-vous des armes sur vous d'ordinaire ? demanda le juge.

—Rarement, répondit Pierre.

—Lors de votre retour au Havre, en aviez-vous ?

—Non, dit-il, je n'en avais pas.

—Pas même un coup de poing américain ?

Pierre se troubla légèrement.

—Non, pas même cela.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument, car je suis parti pour le Havre le soir de la Pentecôte. J'étais d'abord seul dans le wagon avec mon fils, un bébé de six ans, qui dormait, puis il est monté un individu de si mauvaise mine que j'ai regretté de ne pas être armé.

—Et vous n'avez pas acheté de coup-de-poing au Havre ?

—Non, je n'ai rien acheté.

M. de Courneuve n'insista pas.

—Ces cheveux ne sont-ils pas des vôtres ? demanda-il en dépliant un morceau de papier blanc.

Pierre tressaillit.

Ils étaient courts, un peu frisés bruns... absolument comme les siens !...

Qu'est-ce que c'était que cette nouvelle histoire !

Troublé par cette autre incertitude, il répondit :

—Comment voulez-vous que je vous réponde ?

Ces cheveux ressemblent aux miens, c'est sûr. Mais tous les cheveux bruns sont à peu près pareils. Ce que je puis affirmer, c'est que ma femme portait des cheveux de moi sur elle dans un médaillon, mais qu'en dehors d'elle, je n'en ai certainement jamais donné à personne.

M. de Courneuve sourit étrangement.

—Oh ! ceux-ci, dit-il, vous ne les avez pas donnés !...

Le magistrat aussitôt prit son chapeau.

—Veuillez me suivre, dit-il à Pierre.

En bas deux fiacres attendaient.

—Où allons-nous ? demanda le malheureux à ceux qui l'accompagnaient.

—Inutile de nous interroger, répondit l'un d'eux. Nous avons l'ordre de ne pas vous répondre.

Il était soupçonné, lui, Pierre de Sauves pour qui l'honneur et le devoir avaient toujours été choses si hautes et si sacrées ; lui qui avait toujours tout sacrifié à ces idées, qui en avait fait la règle absolue de sa vie ; qui n'avait eu ni une joie, ni un plaisir depuis la mort de son père ; qui eût pu être riche alors, avec la part retirée de sa mère, dans la fortune de l'agent de change, comme tant d'autres l'eussent fait, et qui avait mieux aimé endurer la misère, les privations, les sacrifices, que de faire à l'honneur la plus légère souillure.

Et il était là !... entre des agents de la sûreté, traité d'assassin aujourd'hui, de voleur demain, quand serait constatée la disparition des trente-huit mille francs.

Et ses tempes battaient. Et tout son courage s'en allait. Enfin, la voiture s'arrêta. Un air plus frais battit son visage allumé de fièvre. Devant lui, un bâtiment carré profilait sa silhouette basse et mesquine. Au loin, la Seine s'en allait dans la nuit, à peine visible avec les fanaux de ses barques et de ses chalands qui piquaient seuls de points rouges le noir des choses envahissantes.

Pierre se retourna brusquement.

Il était devant la Morgue.

Dans la salle où on le poussa, M. de Courneuve, le chef de la sûreté et l'autre magistrat attendaient, regardant la porte, détournant leurs regards du cadavre étendu sur les dalles.

Pierre, chancelant ainsi qu'un homme ivre, apparut sur le seuil. Tous s'écartèrent, mettant ainsi à nu le corps du pauvre Georges, sur lequel convergait la lumière crue des becs de gaz.

M. de Sauves laissa tomber ses yeux qui erraient devant lui, et aussitôt ses traits se crispèrent, il cacha instinctivement sa tête dans ses mains, et, poussant un cri, il tomba de son haut sur le froid carrelage de pierres.

M. de Courneuve se retourna vers M. Marais. —Douterez-vous encore de la culpabilité de M. de Sauves ? lui demanda-t-il.

L'autre, très pâle, les yeux étincelants derrière ses lunettes blanches, répondit :

—Ce n'est pas une preuve.

—De la part d'un homme si froid d'ordinaire, si maître de lui toujours ?...

Le substitut, avec un sourire glacial, répondit du bout de ses lèvres minces :

—C'est une forte présomption, dans tous les cas.

M. de Courneuve dit :

—Il faut commander l'enterrement pour demain.

L'autopsie du cerveau est faite, nous savons ce que nous voulons savoir, le corps n'attendrait plus.

On emporta Pierre loin de ce spectacle horrible, on le fit revenir à lui, et moins d'une heure après, on lui faisait passer le seuil infâme de Mazas, la prison des grands criminels.

La plus humiliante des formalités, pour un homme de sa trempe et de son éducation, attendait Pierre de Sauves au greffe : la formalité de la fouille. Là, en effet, des mains malpropres et répugnantes déshabillent, cherchent, palpent...